



# LE MAMMOUTH ÉCLAIRÉ

DES NOUVELLES DU MONDE

*Racines du Ciel*

JUILLET 2024 • N°13



# CREDITS

## ÉQUIPE ÉDITORIALE

Aponiwa ; Basic ; Beglous ; Claudius ; Luna Psylle ; Rémi ; Samarcande ; Yöda

## MAQUETTISTES

Dot Quote ; Vilmon ; Luna Psylle

## RELECTEUR

Krapoutchnik

## ILLUSTRATION DE COUVERTURE

Aline Jayr

## ILLUSTRATEURS

Beglous ; Benjamin Jayr ; Claudius ; Claude Lindecker ; La joyeuse bande de Malavielle ; Andrea Cremonese ; Luna Psylle ; Rémi ; Vilmon

## AUTEURS

Beglous ; CamilleD ; derrierelemiroir ; Lara Rouge-Forêt ; Maud le Molaire ; Nicolas Héribert ; Rémi ; Sandrine Davin ; Thierry Marc

## SOMMAIRE

EDITO .....	5
REMERCIEMENTS.....	6
RACINES DU CIEL .....	7
UNDERWOOD* .....	8
LE MONDE D'AU-DESSUS.....	14
BOMBARDEMENT .....	21
MARTHA .....	22
LE PROMONTOIRE.....	27
PLANTER UN PIEU .....	32
LA VALSE DE L'ESPACE-TEMPS.....	34
RETOUR À MADRID .....	43
DE NUAGE ET D'EAU.....	48
COMME EN TERRE.....	54
JEU DES RACINES TORDUES.....	57
JEU DU CORTEGE .....	60
À TOI DE JOUER ! .....	61
LA FAMILLE SEVE-AU-COEUR.....	62
L'HERBIER DE TATIE COLETTE.....	65

## EDITO

Pour cette édition, nous avons puisé notre inspiration en pleine terre, à la recherche d'un alphabet de glaise, de ces formes inscrites sous nos pieds qui nous hissent tels des arbres vers nos imaginaires. Dans cette terre foulée, des sensibilités se mêlent et enrachent des récits relatant l'endroit et l'envers du monde, son noyau et sa peau. Dans le ciel que le vent agite, des paroles en partage esquissent des univers, à la jonction de l'intime et des apparences, là où l'histoire affleure de terre. Les racines ne sont pas uniquement souterraines, selon la contorsion heureuse et paradoxale de Romain Gary, elles sont tout autour de nous, mues par le désir de la rencontre. Les rhizomes s'éprennent dans l'obscurité qui les protège de toute lumière révélatrice ; ils cherchent à se déployer dans le ciel évidé. C'est la raison d'être de ce Monde de l'Écriture : offrir un espace pour s'étendre et s'étirer au sein d'un ciel d'encre. Écriture et commentaire permettent à nos plumes de bourgeonner pour mieux fleurir.



Habiter un antre littéraire, puiser au plus profond et laisser les phrases s'envoler.



Les autrices et auteurs de ce numéro du Mammouth Éclairé ont cherché la caresse des nuages, le repli caché sous terre. L'absurde s'est immiscé dans la danse, lorsque la masse des éléments qui nous maintient au sol se transforme et nous invite à reconstruire le monde. Les textes au fil des pages explorent. Ici, des civilisations souterraines nourricières d'arbres ; là, l'amour et la foi, le départ, le retour. L'éloignement. Ici, la physique de l'infiniment petit résonne au cœur de la vie de couple, tout comme résonne ailleurs le rapport entre le soi et la communauté ; là, les souvenirs enfouis profondément cherchent la libération vers le ciel.

Tout un monde de littérature poétique pour sortir des normes, pour résister, par fragments codés.

## REMERCIEMENTS

L'équipe du Mammouth a vécu avec beaucoup d'émotion cette belle aventure éditoriale. Les quelques mots de l'appel à texte ont fait germer cent onze textes, dont les phrases ont été fleuries de commentaires détaillés et constructifs de celles et ceux qui ont pris du temps pour apporter leur aide. Nous tenons à vous remercier pour tout ce que vous avez offert à cette treizième édition, avec une mention particulière à Cendres, déjà membre du forum, mais aussi à Stan, inscrit lors de cet appel à textes et qui a commenté tous les textes et poèmes du concours.



Un grand merci à tous !

## NOTE DE L'EQUIPE

Cette maquette n'est pas notre travail commun. Notre compagnon, à l'origine de tout l'aspect visuel de ce n°13 du Mammouth Éclairé, ne pourra malheureusement pas reprendre son œuvre. Nous gardons l'espoir de pouvoir la finaliser un jour et vous la montrer en format papier. Toutefois, dans l'attente de ce jour, nous vous proposons la version en ligne.



**RACINES DU  
CIEL**



# UNDERWOOD\*

*Thierry Marc*

*Nous ne savons pas comment nous pouvons  
vivre maintenant !*

*Au fond du vestibule, la chambre secrète.*

*Les années nous ont menti.*

Première voix :

La machine est silencieuse, Underwood, les lettres du code, dorées sur noir. Le fauteuil est là aussi, pivotant sur ses pseudopodes de science-fiction kitsch... le casque, le carnet de notes et le crayon.

De cet endroit, nous tentions de convaincre, de lancer des messages, d'écrire. L'œuvre maintenant est morte. L'électricité ne passe plus dans les câbles. La poussière retombe

sur les touches et grise les dorures, le cuir du fauteuil, le carnet.

Sur le bureau, il y avait à peu près tout ce qu'un explorateur doit emmener avec lui, quelques photos, les dessins qu'elle lui avait offerts, des petits objets mystérieux, une boussole sans aiguille, une citation d'un écrivain fantastique... Des traces, des signes qui n'avaient de signification que pour lui. Un code à son seul usage.

Underwood.

Sous-bois. Sous le bois.

Il marchait des nuits entières sous le bois, accompagné par le cliquetis de la machine, les codes égrainés un par un. Cette forêt n'était pas sinistre, il y côtoyait des amis d'un jour, des amis



lointains dont les noms étaient faux. Il se satisfaisait de ces identités factices, elles lui permettaient de s'immerger dans l'œuvre sans craindre de blesser quelqu'un. La forêt parfois restait silencieuse. Il s'adossait alors contre le cuir du fauteuil, fumait une cigarette. Il restait immobile dans ce paysage, laissant les pensées venir à lui comme des animaux craintifs. Dans la chambre cachée, le bois craquait à peine, confessant quelques bruissements lacunaires.

Il aimait particulièrement l'instant où il basculait le commutateur. Quelques diodes s'allumaient sur la machine, puis clignotaient. La chambre se mettait sous tension, se préparant à diffuser les secrets. Ensuite, il lançait la procédure, le calculateur inventait un code. Pendant ce temps, il s'échauffait les doigts, puis il les posait sur les touches.

Underwood.

Un jour, il s'était avancé sous les branches de la forêt. Un jour, le monde s'était mis à l'écouter. Une lumière d'automne sous les yeux, des passages crissant de feuilles mortes, les pistes multiples de la présence. Alors, il avait inventé l'œuvre. Mais un autre jour il avait été découvert. Dans la grande maison, le vestibule de la chambre était minuscule, le panneau dérobé avait été brisé.

Le poète est fragile. Il ne survit pas aux interrogatoires, sa bouche brisée ne retient plus les mots... Il avoue et perd le secret des codes.

La forêt s'abandonne à la friche. Les ronces mentent, montent. Ceux qui vivaient sous

le bois sont pris en chasse et terrorisés, puis meurent. Plus personne ne vient boire à la mare tranquille sous la statue du faune.

### Deuxième voix :

Nous l'avons assis là.

Attaché au fauteuil.

Après lui avoir brisé les doigts nous avons pris le temps de fumer une cigarette. Il ne geignait plus.

Nous cherchions les clefs du code.

Parfois, la nuit est métallique, elle résonne comme une cloche. Chacun de nous vibre alors, sous les coups du marteau de bronze.

Nous l'avons trouvé facilement.

Nous sommes entrés dans sa maison, les portes ne nous résistent pas. Elles cèdent sans manière et trahissent ceux même qui les ont conçues.

Nous avons tué tout le monde. Avec efficacité.

Il y avait une odeur d'arbre dans ce lieu.

Dans cette grande maison.

Pourtant, cette odeur ne venait pas du jardin, elle venait de l'intérieur, de la chambre secrète.

Nous avons rengainé nos revolvers. Sagement les chiens de fer se sont couchés dans nos poches.

L'odeur du bois nous a menés jusqu'à lui.

Le code ensuite.

Nos cigarettes consommées, nous l'avons frappé.

Il était assis dans son fauteuil ridicule, l'odeur du bois se mêlait à celle de la fumée, comme un incendie lointain ou passé.

La machine était allumée mais silencieuse.

Underwood.

Le code extirpé, nous avons traduit l'œuvre. Trahi.

Un calculateur simple à codage aléatoire.

Mais aucune mémoire ne nous résiste.

Il était assis là sur la chaise. Les cordes le maintenaient, son buste était penché sur le côté.

Il avait un visage simple.

Il est pourtant évident que... personne ne peut nous échapper.

Le trouver fut facile.

Alors !

Je lui ai dit qu'il aurait dû se taire. Aimer. Danser sur la terre de son jardin. Dormir avec son amour, les lèvres sur son ventre.

Il m'a souri, de toute sa bouche rouge... puis sa nuque s'est courbée sur le côté et il ne s'est plus redressé.

Il n'y avait que trois mégots sur le sol, un pour chacun de nous. Les chiffres nous donnent toujours les clefs.

#### Troisième voix :

Le réseau « Underwood » s'est établi dans une série de tunnels désaffectés. Nous ne connaissons pas l'origine de ces puits. Nous savons seulement qu'ils les ont trouvés, puis utilisés.

Ces tunnels passent notamment sous un parc arboré, abandonné lui aussi. Une des entrées possibles se situe dans une colline artificielle percée d'une grotte où dort un faune de pierre, allongé devant une vasque asséchée.

À ce jour, le plan du réseau n'est pas encore terminé mais il apparaît néanmoins qu'il est très vaste, qu'il quadrille la ville comme les rhizomes d'une ortie.

On ne peut qu'être intrigué par la complexité du réseau et par la futilité des lieux qu'il desservait : un théâtre, les bords du lac, les tribunes de l'hippodrome, les thermes. Pas de lieux stratégiques tels qu'on peut les concevoir. Des lieux d'art en quelque sorte, des lieux sans intérêt.

#### Quatrième voix :

Restez cachée, mon cœur !

Ne vous montrez pas !

Pas de mots entre nous, rien que cette encre qui coule et se diffuse et se dilue dans l'eau du ciel, l'espace des ondes, l'espace du code... qu'elle ne s'accroche pas mais se perde.

Nos esprits comme nos cheveux flottent librement autour de nos têtes dans cette eau électrique, cette eau de pensée.

Ils nous cherchent.

Plus tard.

Il est plus tard.

La machine a crépité, je me suis endormi la tête sur la table, je crois que ma joue est noircie d'encre.

La machine a crépité et je me suis éveillé.

Je rêvais.

Je marchais dans une forêt une valise à la main. Cette forêt avait poussé sur un quai de gare. On en devinait vaguement le relief, vaguement encore la rouille des rails par endroits, entre les fougères et la mousse. Je m'étais assis sur un banc couvert de fleurs et de champignons, de minuscules fleurs blanches.

Il se peut qu'ils nous détruisent.

Je n'ai pas dormi la nuit dernière non plus.

Je sais qu'ils viendront. Ils entreront chez moi, laissant des traces sur le tapis. Ils remonteront l'onde jusqu'à son origine et me trouveront. J'aurai ton nom sur mes lèvres mais ils ne sauront pas le lire. Ton alphabet est mon secret.

Nous avons envoyé cinquante-six messages différents grâce à la machine. Les messages sont partis tels des torpilles sous la terre.

Restez cachée, mon cœur !

Ne vous montrez pas !

#### Cinquième voix :

Nous avons analysé le contenu des messages codés. De la littérature ! Nous soupçonnons fortement qu'il s'agit d'un autre code. Nos services n'ont pu obtenir les clefs de ce code auprès du suspect, celui-ci est resté muet. Nous remontons les méandres du réseau et nous arrêtons les émetteurs. Toutefois, nous ne saisissons pas la teneur de leur message. Nous ne comprenons pas leur idéologie.

Le code « Underwood » reste inaccessible à l'heure présente. L'œuvre est close.

#### Sixième voix :

— La cryptologie reste habituellement une science exacte. Elle a servi tous les services secrets, les mouvements terroristes, les anarchistes en tout genre... à travers l'histoire et sous n'importe quelle gouvernance. Elle a habilement servi la paranoïa naturelle de toute organisation légitime ou parallèle.

— Vous accusez donc nos services de paranoïa, docteur ?

— J'affirme seulement que ce comportement est normal, dès lors qu'une société s'organise suffisamment pour que les individus soient soumis à une règle extérieure à leur propre jugement. Quand ils suivent des lois qu'ils n'ont pas écrites.

— Et comment appréciez-vous cette « règle », puisque vous l'appellez ainsi

vous-même ? La règle n'est-elle pas consubstantielle à l'idée de société ? Dans le cas présent, vous participez au procès d'un groupe dénommé « Underwood ». Votre liberté de pensée et votre participation ne sont-elles pas la preuve ultime de la bienveillance de la loi ?

— J'aimerais utiliser une métaphore, si vous me le permettez ?

— Nous sommes tout ouïe !

— Imaginons une forêt. Une forêt assez vaste d'arbres anciens, de buissons, de friches... on peut aussi imaginer les pistes forestières, les traces régulières des animaux. La forêt offre l'image visible d'un espace complexe mais organisé, une image et un lieu que nous reconnaissons tous comme étant une forêt.

— Jusqu'ici, nous vous suivons, bien que nous ne comprenions pas exactement votre objectif !

— J'y viens ! La forêt s'élève donc au-dessus de nous, troncs et branches, feuillages, lianes et lierres, buissons... mais nous ne voyons ni ne connaissons tout. Sous la couche d'humus s'étend le réseau, lui-même intrinsèquement mêlé à ce qui est enfoui, des arbres morts, d'autres formes de vie, des vestiges d'un village ou peut-être même d'une civilisation passée. Ces racines luttent parfois ou se coordonnent, s'organisent pour ne laisser paraître que le temps présent, la forêt... mais... ce monde souterrain est le plus vaste, le plus puissant. Il soutient l'horizon de notre monde, il en est la source et la racine. Il en est le maître. Nous avons tous ce réseau dans nos esprits. C'est ce maillage qui constitue notre être profond, notre identité primordiale. Nous le gardons sauf.

— Nous vous remercions pour vos éclaircissements docteur, vos analyses seront

versées au dossier. Nous vous convoquerons ultérieurement si nécessaire.

Septième voix :

Tu entends.

Sous la ville, courent le chevreuil et le cerf.

Nous pouvons ériger une forme de résistance sans contenu politique, sans revendication, sans pensée formative.

Seulement être.

S'activer à être.

Le pas sur la passerelle métallique, le pas régulier d'une sentinelle. Il avance, il est là, il s'arrête, il tourne, il s'éloigne, il s'arrête, il tourne, il revient...

Juste en-dessous le câble sort de terre. Nous l'avons fixé sur le montant de fer rouillé qui soutient la passerelle à ce niveau.

Je dirai le poème dans tes cheveux, mon ange.

Ne m'oublie pas encore.

De l'autre côté de la forêt, le pépiement des oiseaux dans ton casque, le bruit du vent dans les feuillages.

Huitième voix :

Il suffit de toucher les lettres sur le clavier et la chose s'affaire à dire ce que nous enfermons dans nos esprits. N'est-ce pas merveilleux ?

Bien que l'acte lui-même nous terrifie.

Nous gardons pour nous la pure merveille du sens, nous le tenons caché, comme un objet dont l'utilité n'est pas visible. Ainsi, si nous disons « sous le bois », ce que nous disons véritablement n'est pas dans les mots mais outre les mots, outre sens.

Le poème ne parle qu'à nous-mêmes.

Si un jour le secret est trouvé, alors nous mourrons... nous mourrons de honte.

Neuvième voix :

En écoutant, on devient sensible.

Ainsi, j'ai entendu le peuple fuir par les tunnels, comme l'eau dans un conduit, en fermant les yeux, en réglant les espions sur la bonne fréquence.

La fuite du peuple sans corps.

Le peuple devenu eau.

Mon corps peu à peu se dissout, dans cette onde en mouvement. Même si on pense que je suis assis là, derrière la machine, en fait je coule avec eux, dans des tuyaux d'azur, dans cette fibre tissée par leur fuite.

Ils ne pourront jamais saisir cette eau. Même s'ils tuent celui qui tape sur les touches.

Dixième voix :

Il y a une maison. Au bord de la forêt, au bord du parc. Elle élève ses toits multiples au milieu d'un jardin sauvage, une roseraie en friche piquetée de pétales au printemps. Il y a de grands arbres et un petit kiosque recouvert de lierres et de vignes blanches. La maison est fermée.

Jadis, un homme y habitait. On racontait que sa femme lui avait été enlevée de manière mystérieuse. On racontait qu'elle avait été soupçonnée d'animer un réseau de résistance.

On entendait cliqueter sa machine dans la nuit. Peut-être pas plus tard qu'hier.

Underwood.

Elle murmurait des phrases que personne n'a lues.

Parfois, le vent souffle fort et les arbres du parc dansent sur un pied. Les branches craquent et grincent.

Parfois, la charpente de la grande maison craque et grince elle aussi.

Alors je me demande où il est.

Depuis qu'Underwood ne parle plus.

Est-il allé en deçà des cliquements de la machine, dans le taillis d'un récit furieux et dense ? S'est-il sauvé ?

Il y a toujours la fuite, comme seule issue à l'oppression du monde. Mais parfois, les lieux où se cacher n'existent pas.

Alors, ceux qui n'osent pas restent et regardent la maison. La grande maison au bord de la forêt. Ceux qui n'osent pas y voient un symbole.

Jadis il y avait un homme ici. On dit qu'il s'exila dans la liberté.

Il y est toujours.



# LE MONDE D'AU-DESSUS

*Maud Le Molaire*

— La source va s'épuiser avant que t'aies fini de puiser, gamine !

Les poings serrés sur les deux nilles, immobilisant la pince tendue depuis la poulie, Yva leva le menton. Elle secoua le nez pour dégager son visage du bazar de ses cheveux bouclés. Son œil offert à la lumière, d'un brun plus sombre que la terre humide du sol de la cabane, vint se poser sur le visage taquin de son adversaire, dissimulé dans l'ombre de l'habitat. Une moue amusée comme expression, malgré le voile de fatigue qui tirait les traits émaciés de son visage, elle dodelina de la tête et se pencha en avant. L'aura dorée de la précieuse denrée qu'elle tentait de puiser jaillissait depuis les profondeurs du sous-sol, éclatant sur sa mâchoire et s'étalant jusqu'à la naissance de ses joues creusées.

— Excuse-moi, vieux Ban, prononça-t-elle entre deux expirations laborieuses. En ce moment, je dors aussi mal qu'un ver.

Son interlocuteur posa un regard concentré sur son visage maculé de poussière. Il caressa les quelques poils blancs qui pendaient en bouc à son menton, puis il soupira, comme s'il venait d'opérer un choix très ardu :

— Tu sers à rien, Vava. J'te donne ta pause, de l'air.

Comme à son habitude, l'homme faisait preuve d'autant de rudesse que de bonté. Si la jeune femme tâcha de ne pas laisser voir trop clairement son soulagement, elle ne put réprimer le sourire reconnaissant qui gagna ses lèvres. Sa sympathie n'impacta pas son supérieur, qui se contenta d'un haussement de ses épaules gonflées par le travail. Retourné à la pénombre, il partit sans répondre à sa pénible besogne. La

cadence sensiblement plus rapide de ses mouvements, comme s'il était habité d'une nouvelle énergie, fit cependant comprendre à Yva que ses remerciements silencieux lui étaient parvenus.

Satisfaite, la jeune femme attrapa à bout de bras le ballot qui traînait entre deux caisses de cordes. C'était la portion de nourriture qu'il lui avait remise ce matin, comme à chaque matin de travail. Elle se balança pour se lever puis quitta la cabane, sans s'attarder, tâchant de ne pas montrer à son aîné sa difficulté à se redresser.

Habituellement, on ne souriait pas à son chef de puits. On se tenait professionnel, le dos droit et le front baissé, sans laisser paraître le moindre signe de faiblesse. On tâchait d'être le plus efficace possible, sans parler, par peur d'être remplacé à la première occasion – car les chefs de puits avaient la fâcheuse réputation de changer d'ouvriers comme de chaussettes. Mais Yva avait la chance immense d'être tombée sur cet homme qui, malgré ses airs de brute, se révélait aussi doux que le coton.

C'était pourquoi cela la navrait de devoir le trahir.

Une fois certaine d'avoir placé assez de distance entre elle et la cabane, elle porta la main sur son ventre bombé. Sur cette sensible bosse à peine visible sous sa veste de travailleuse, abritant pourtant plus d'énergie que n'importe quel nutriment qu'elle pouvait puiser. Sur ce bout d'être qui pulsait contre sa chair. Le soupir aimant qu'elle émit alors s'éteignit contre la paroi du tunnel, emportant son précieux secret à des mètres du sol.

*Lorsque tu viendras au monde, tu verras le ciel*, avait-elle promis à cet embryon. Cet enfant, résultat de leurs rêves et de leur courage, aboutissement de tant d'espoirs. *Tu rougiras sous*

*les rayons du soleil, tu inspireras un air plus pur que celui que n'importe quel habitant des tunnels n'a jamais respiré. Et lorsque tu tendras la main, tu ne rencontreras plus aucun mur.*

Tandis qu'elle levait le menton, vers les couches de terre denses et brunes qui servaient de plafond au tunnel, elle tenta d'imaginer le spectacle qui s'offrirait à ses yeux lorsqu'il les ouvrirait. À cette précieuse liberté qu'il posséderait, là-haut, sans ne devoir supporter aucune barrière au-dessus de sa tête.

De mémoire d'habitant des tunnels, personne n'avait jamais franchi la barrière du sol. D'aucune époque, d'aucune folie. Pas le moindre piseur n'en avait un jour bravé l'interdit. Aucune des disparitions rapportées n'y était associée, car il était plus certain de mourir dans un éboulis que de s'enfuir sur ces terres chimériques. Terrain de contes pour enfants, souvenir d'un paradis révolu, il n'était même pas certain qu'il existât encore quelque chose au-dessus de leur tête. Pourtant, Yva y croyait.

La jeune femme posa la main contre la paroi de l'habitable, sentant, grâce à ses sens surdéveloppés, l'enchevêtrement des racines de l'arbre planté quelques mètres plus haut. Elle caressa du bout des doigts une racine dont la largeur débordait de sa cavité pour apparaître à l'intérieur de l'enceinte du tunnel. Yva y décela les petits éclats de vie qui circulaient dans sa chair argentée. Elle ferma les paupières et renifla, repérant dans les nœuds de la racine les nutriments dont ils se nourrissaient.

Puis, elle enfonça ses ongles dans sa structure filandreuse. Elle rouvrit les yeux, posant sa pupille bleue et impérieuse sur la tige qui ployait. Il émanait de la jeune femme la puissance d'une mère prête à donner la vie, consciente de partager avec cet arbre bien

davantage qu'il n'était permis pour une habitante des tunnels. Ce besoin de grandir, cette énergie. Alors si cet arbre laissait éclore ses feuilles au grand jour, pourquoi n'avait-elle pas le droit d'apercevoir le ciel, elle aussi ?

Tirant sur la racine, elle l'arracha à son chemin. Des bouts de la paroi se dérobèrent pour s'écraser sur le sol meuble. Avisant le spectacle du mur ébréché, partagée entre le plaisir et la crainte, la jeune femme délaissa son carnage pour s'enfuir.

Il fomentait en elle depuis des semaines déjà cette envie de destruction. Ce désir d'écorcher, de découper ou d'arracher toute chose capable de se mettre en travers de son chemin. Comme si l'enceinte de sa poitrine était soudain devenue trop petite pour contenir deux étincelles, comme si la rage que lui insufflait cette deuxième vie étouffait entre les murs étroits des tunnels. Car lorsqu'un arbre devait grandir, il ne se privait pas de déployer ses racines.

L'on racontait que le soleil y brûlait, que l'air y était délicieux. Sur cette terre promise, au-dessus des tunnels et des puits. Que l'on pouvait y voir une diversité incroyable de couleurs. Qu'il y existait des courants puissants capables de vous emporter dans les airs à la moindre contrariété, ou bien d'apporter, dans leurs plus tendres instants, les odeurs d'un paysage lointain à vos narines. Que des tiges s'écartaient du sol, douces et agiles, frôlant vos mollets et bruissant comme des vers. Que le ciel s'y étendait, immense et sans fin, trônant en seigneur et dispersant sa cape bleue jusqu'aux limites de votre vision. Et que ses habitants ne voyaient ni la mort ni la maladie les approcher. Tant de promesses et de fantaisies qu'il était difficile de croire, mais plus encore d'ignorer. Yva voulait bien disparaître, elle aussi, comme ces habitants des tunnels que l'on ne

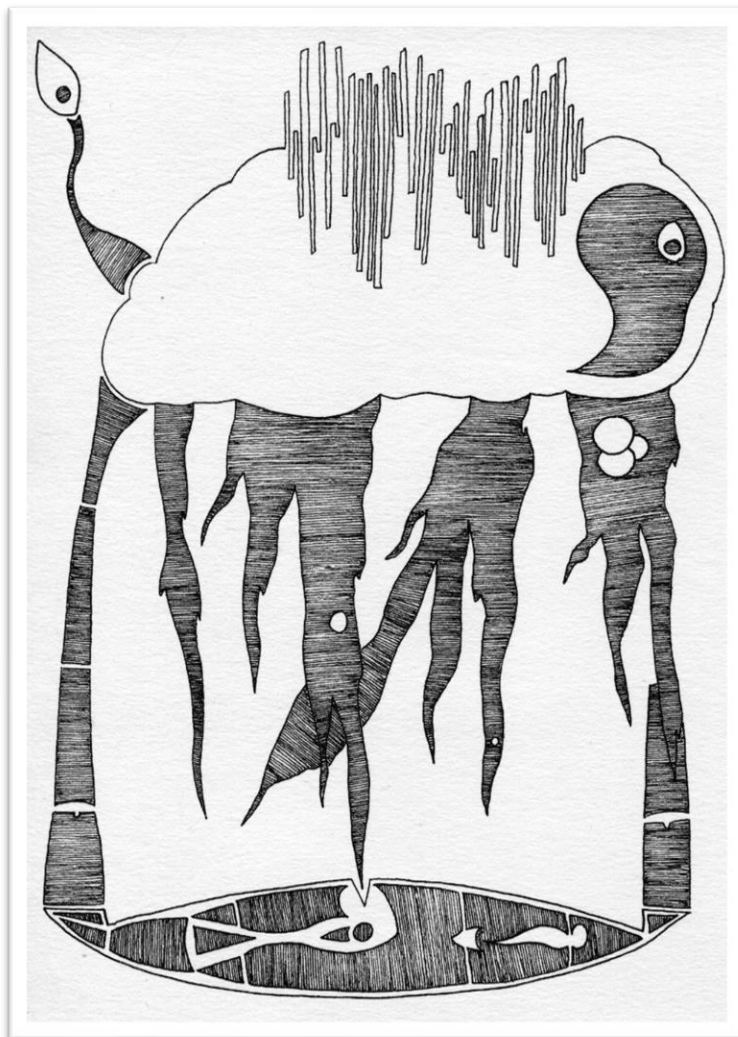
revoyait jamais. Pour une rêveuse comme elle, il était devenu nécessaire de trouver ce paradis.

L'éclat d'une discussion se répercuta contre la paroi du tunnel. La jeune femme abandonna les caresses sur son ventre pour réarranger sa veste, ébouriffant sa crinière de boucles et la replaçant devant son œil clair afin de dissimuler sa couleur, marque de son travail clandestin. Car exposer sa rétine à la lumière des nutriments brûlait les yeux et la couleur de l'iris d'Yva était trop claire comparée à celles des puiseurs de son âge.

La jeune femme soupira, tâchant de dissimuler son ventre sous les tissus. Si l'on remarquait sa rondeur, on l'enfermerait. Toute femme portant la vie devait rester sous la protection de son logis le temps de sa grossesse. *Donner vie à un nouveau larbin, coincée entre quatre murs. L'élever péniblement et perdre à tout jamais l'espoir de voir un jour le ciel.* Yva s'y refusait. Elle préférait s'échapper. Le regard éteint, les poings serrés sur le ballot de son repas, elle dépassa donc les ouvriers bruyants sans lever le menton plus haut que ses épaules, tâchant de ne pas se faire remarquer. Lorsqu'elle fut certaine de les avoir distancés, elle accéléra le pas.

Dans sa course, elle passa devant les pièces de remplissage. Ces laboratoires auxquels seuls les plus qualifiés des habitants des tunnels avaient accès. Elle vit du coin de l'œil les nourrisseurs s'occuper des racines, piochant dans les wagonnets qu'on leur apportait les nutriments. De ces orbes de lumière bleutée, grandes comme deux mains de diamètre, émanant assez d'énergie pour éclairer à elles seules la cavité de remplissage. C'étaient les plus précieuses substances des tunnels : centres de vie, fruits ultimes de leur travail et nourriture requise par tous les arbres qui grandissaient au-





dessus de leurs têtes. Cependant, cette fois, malgré toute sa pieuse fascination, Yva ne leur adressa pas un regard.

Bientôt, la lumière dans les tunnels s'amenuisa. Lorsqu'elle aboutit à l'impasse, la jeune fille dut attraper la lanterne posée à l'entrée et l'activer en piochant dans ses réserves de nutriments. Elle prit deux miettes dans la bourse à sa ceinture pour les enfermer dans le réceptacle. Elle s'assura ensuite, à sa lueur, que personne ne l'avait suivie, puis poussa la caisse du fond de la cavité sur le côté. Un chemin, à peine assez haut pour laisser passer trois taupes, se révéla creusé au bas du mur.

Elle mit genoux à terre et tâcha de se faufiler, non sans lâcher des grognements de

difficulté. Yva avait toujours été agile et intrépide, mais plus son ventre s'arrondissait et plus ramper se révélait ardu.

Lorsqu'elle aboutit, deux bras musculeux s'emparèrent aussitôt des siens. On la leva comme si elle ne pesait pas davantage qu'un sac de fourrage et on lui attrapa la lanterne des mains avant qu'elle ne se brûle.

— Comme t'as l'air fatigué, Vava !

La jeune fille avisa son jeune frère de son œil sain, contrariée.

— Tu devrais voir ta tête, Tor, rétorqua-t-elle de mauvaise grâce.

Le jeune homme eut son habituel sourire espiègle, celui qui donnait à sa grande sœur

autant envie de le frapper que de l'enlacer. Cependant, elle n'en fit rien. Elle fronça plutôt les sourcils, épousseta son pantalon et rejoignit le centre de la caverne, tâchant d'ignorer que la couleur brune des iris du garçon s'était encore éclaircie.

Tor – Artor de son nom complet – était nouveau sur le chantier. Du haut de ses treize ans, il creusait autant durant le temps de travail que celui de repos. Au plus proche de la racine et de la lumière des nutriments, il œuvrait sans protection pour ses yeux, afin d'ouvrir une galerie vers l'extérieur. Et bien qu'elle sût les risques énormes qu'il prenait à s'exposer ainsi, et qu'elle fût une grande sœur de nature très inquiète, Yva était forcée de laisser passer. Il se trouvait inenvisageable de refuser deux bras jeunes et motivés pour les aider dans leur quête, à elle et son amant, comme elle n'aurait bientôt plus la force de creuser.

Heureusement, ils touchaient au but.

Yva s'avança dans le caveau, gagna l'échelle supportée par la racine et attrapa le premier barreau. Averti par le bruit, le troisième membre de l'équipe redescendit de son perchoir, une petite pelle pleine de terre en main. Le voile mal attaché dont il venait de recouvrir la lanterne sur son front laissait apercevoir la lumière vive de la poudre de nutriments.

Evgat était perceur. Chez les habitants des tunnels, il s'occupait de repérer les nouvelles racines ainsi que de creuser jusqu'à leur pousse. C'était pourquoi le jeune homme possédait les plans des souterrains et il avait réussi à leur soustraire une des racines détectées, permettant de la réserver pour leur évasion. Car c'était uniquement autour de ces dernières que la terre était assez tendre pour creuser vers l'extérieur. //

*était bien connu que les racines possédaient assez de détermination pour atteindre la surface.*

Evgat atterrit entre les bras de son amante. Il essuya ses mains pleines de terre contre son veston – dont la couleur bleue s'était assombrie avec le temps – puis retira les lunettes teintées pour les perdre dans ses cheveux emmêlés. Il attrapa ensuite la jeune fille par les épaules, se fendant d'un incroyable sourire.

Yva leva le menton vers le gris de ses yeux clairs. Elle soupira et le serra dans ses bras, trop heureuse de le retrouver. *Celui qui partageait ses rêves, les bras pour creuser leur échappatoire. L'initiateur et le protecteur de tout leur bonheur à venir.*

— On a une bonne nouvelle à t'annoncer ! s'exclama Artor en les rejoignant.

Les paumes posées contre le torse de son aimé, Yva fronça les sourcils. Elle leva le menton et avisa son air sérieux, sans parvenir à faire taire les bruyants battements de son cœur. Accélérés, inarrêtables, ils s'emballaient et agitaient sa poitrine, jusqu'à ce que ces quelques mots franchissent la barrière des lèvres d'Evgat :

— Nous sortons aujourd'hui.

Le sol se déroba sous les pieds d'Yva.

— Il ne reste plus que quelques centimètres, insista le jeune homme.

Ses bras passés sous ses coudes empêchaient la jeune fille de chuter, malgré sa perte de contrôle sur ses jambes cotonneuses. Les paroles de son amant l'emportèrent plus profond qu'elle n'avait jamais puisé de nutriment. *Ils sortaient aujourd'hui ?*

Aujourd'hui était un mot tout aussi excitant que terrifiant. Aussi proche qu'oppressant, aussi précis que pressé. Il

s'enfonçait comme un coup de poing dans la poitrine d'Yva. La jeune fille suffoqua, habitée de panique.

— Je dois dire au revoir au vieux Ban.

Ce furent les premiers mots qui s'échappèrent de sa gorge asséchée. Aussitôt, elle se dégagea, se dépêcha de ramasser la lanterne et regagna l'entrée de la caverne.

— Yva ! la rappela Artor. Nous sortons maintenant !

La jeune fille tituba. *Maintenant ? Quel mot encore plus exigeant !*

Inquiet, son frère fit quelques pas dans sa direction. La puisieuse le dévisagea.

— Ban m'attend... répéta-t-elle.

Bien qu'à vrai dire, elle n'y croyait plus trop. La soif de découverte ainsi que l'odeur que l'on devinait de l'extérieur la poussaient vers l'échelle. Ban avait été bon avec elle. Il l'avait soignée et payée au juste prix, sans se fâcher lorsque ses performances diminuaient. Il avait remarqué sa faiblesse récente et avait agrandi ses portions de nourriture. Le vieux était au moins aussi doué qu'elle pour remarquer les détails. Alors, elle aurait dû lui parler de l'enfant. Elle aurait dû le retrouver, le remercier pour toute sa bonté et lui dire adieu en bonne et due forme, c'était le moins qu'il méritait. Pourtant, l'idée de regagner les tunnels échappa bientôt à Yva.

Comme le petit être en son sein remuait, impatient, elle ne pouvait décrocher les yeux de l'ouverture dessinée au centre de la voûte. *Dans quelques minutes apparaîtrait donc ce ciel tant désiré ? Comment pouvait-elle un instant songer à revenir en arrière ?*

Confiant, Evgat esquissa un signe de pelle dans sa direction avant de retourner à son labeur.

Bientôt, il remit ses lunettes, regagna le plafond. Bientôt, on entendit le bruit de ses coups frapper contre la voûte et bientôt, les dernières pièces de la structure s'écroulèrent sur le sol de la caverne.

L'explosion de bruit qui emplit le caveau surprit les trois occupants de la pièce. Le torrent de lumière qui se déversa de l'ouverture éclata d'encore davantage de lumière que des nutriments. Trop pressée de découvrir le monde extérieur par elle-même, Yva se précipita vers l'échelle. Bien que son frère lui proposât son aide, elle n'en eut pas besoin pour grimper deux à deux les barreaux et débarquer dans le monde d'au-dessus.

Tout d'abord, ce fut le soleil qui l'éblouit. Il régnait en effet sur l'extérieur une lumière aussi vive que celle des nutriments. Les rétines d'Yva ne parvinrent à s'adapter qu'après nombre de battements de paupières. Aussi lui fallut-il quelques minutes avant de tout à fait prendre conscience du spectacle.

*Quel que soit le conte, quelle que soit la croyance, il n'y avait que des vérités, réalisa-t-elle alors.* La jeune fille découvrait un monde de l'extérieur semblable aux plus merveilleux de ses rêves.

L'air n'avait en effet rien à voir avec celui, étouffant, des tunnels. Il gonflait ses cheveux et secouait les pans de sa veste pleine de terre pour venir s'enfoncer dans sa gorge, emplissant ses poumons. Le ciel, bijou royal, déversait sa robe bleue depuis le point le plus haut jusqu'à recouvrir l'horizon. Des collines remontaient sur les côtés de la vallée comme pour vouloir l'approcher. Mais, plus lointain que n'importe quel plafond de tunnel, le ciel demeurerait inatteignable.

Une main tendue vers son bleu immaculé, Yva posa la seconde sur son ventre gonflé.

Comme si elle pouvait transmettre par ce simple contact à son cher enfant toute la beauté du monde qu'elle découvrait. *Comme le dédale des tunnels était ridicule. Comme leur vie avait été étroite.* La tête à l'air libre, il n'y avait pas besoin de creuser pour tracer leur route. La vie n'appartenait plus qu'à eux.

Les larmes au bord des yeux, Yva se prit une bourrasque sur le visage et baissa la tête vers le sol. Rejointe par son amant et son frère, elle se sentit habitée d'une force à toutes épreuves. Désormais plus que déterminée à donner la vie : elle voulait transmettre à cet être béni toute la sensation de liberté qu'elle ressentait.

Devant eux se dévoilait la forêt, alignement sans fin de tous ces arbres qu'ils avaient passé leur vie à alimenter. Sa couleur éclatait à ses yeux écarquillés, Yva n'avait jamais rien vu de semblable. Étendue monochrome d'une teinte grisée de terre lisse et réfléchissante, avalant la lumière de soleil dans le revêtement mat des carcasses métalliques. Les arbres, engins grondants, déployaient de longs tubes depuis leurs toitures telles des racines vers le ciel, pour y relâcher des masses de fumée.

Yva comprit que c'était cela, le vert qu'on lui promettait. Le monde incroyable dont elle

rêvait. La ville devant elle frémissait de vie au bruit des engins, aux raclements des turbines et aux explosions des moteurs. Ces bâtiments immenses, avalant les nutriments et leur teinte si fade en pleine lumière. Ces étendues ouvragées les attendaient, recouvertes de gris partout où se posait leur vision. Des silhouettes grouillaient dans les passages entre les bâtisses, en évitant de plus grosses roulant à toute allure sur les larges voies. Elles étaient fines et découpées, articulées par des pièces normalisées et recouvertes d'une chair aussi grise que la couleur des chemins. Reflétant le soleil à la manière de leurs machines, les habitants de la surface vaquaient à leurs occupations. Et Yva sentait monter en elle une admiration religieuse, assimilant à la lumière émise par leurs enveloppes métalliques l'aura de dieux.

*Un monde de liberté,* songeaient les trois étrangers, assistant, muets, au spectacle d'un chantier plus vaste encore que celui des tunnels. Sans comprendre que même sans plafond, les êtres de la surface vivaient le même quotidien qu'eux.

Car sous la terre comme au-dessus d'elle, chaque être brassait telle une fourmi. Travaillant et rêvant pour alimenter son propre ciel.



# BOMBARDEMENT



*Sandrine Davin*

Au crépuscule

De bronze

Des hommes sans parole

Arpentent

Les rues désertifiées

La peur

Fronce

Les peaux

Sous les racines

Du ciel

Les armes se reposent



# MARTHA

*Rémi*

Le vent joue doucement avec les cheveux gris de Martha qui dansent sur ses épaules. Assise en tailleur au bord de la falaise, elle regarde ses mains. Chaque crevasse, chaque ride est une trace du passé : ses mains ont saisi, ont tenu, ont griffé, se sont érodées à travailler la terre, à traire les brebis. Au pied de la falaise, les vagues se fracassent et jettent leur écume sur d'autres crevasses, plus anciennes. La roche ne racontera pas plus ses souvenirs que la femme usée.

Une brebis bêle, Martha se retourne, c'est Jean qui vient.

— Encore à rêver ?

— Je respire la mer.

Jean hoche la tête. Quand Martha respire la mer, elle voyage au sein de contrées inaccessibles.

— Je vais préparer le repas. Appelle-moi si tu veux de l'aide pour rentrer les bêtes.

Martha caresse du bout des doigts le mollet de Jean, à travers son pantalon de toile. Bien sûr, elle n'aura pas besoin de lui. Julius, allongé dans l'herbe, surveille du coin de l'œil le troupeau. Lorsque sa maîtresse lui donnera le signal, il rassemblera les brebis et les emmènera à l'étable, comme chaque soir, sans qu'il soit nécessaire de lui donner la moindre consigne.

La houle ondule, la marée va monter jusqu'au coucher du soleil et la rumeur de l'eau s'éteindra avec les derniers cris des mouettes. L'île plonge ses falaises dans l'océan, s'enracine dans les tumultes silencieux qui lentement la dévorent. Ses rochers deviennent cailloux, galets,

sable et puis disparaissent. Martha regarde ses mains. Elle se rappelle, trop peu.

\*

Jean s'est couché quelques minutes après le soleil. Martha caresse la tête de Julius allongé à ses pieds et observe le bougeoir qu'elle a sculpté dans un morceau de bois flotté, il y a bien longtemps. Elle passe les doigts sur une petite cicatrice au creux de son pouce ; aucun doute, même si elle ne se souvient plus nettement de ces moments-là, le couteau lui a laissé une trace de ces soirées de sculpture. La flamme immobile dessine des ombres nettes sur la table : la carafe, le verre, la cuillère. Le grand châle de laine posé sur le fauteuil a été tricoté peu après leur installation sur l'île, avec les tontes des premières brebis. Là encore, les images de ces premiers travaux restent floues. Mais elles subsistent. Alors qu'avant leur vie sur l'île, il n'y a rien.

Martha termine son infusion, le goût unique du miel de leur ruche reste longtemps sur sa langue.

\*

L'odeur des biscuits tout juste sortis du four parfume la petite cuisine.

— Je vais aller ramasser du bois mort dans le bosquet derrière l'éboulis.

La voix de Jean est comme ses mains.

— Les grosses branches cassées par la tempête de l'hiver dernier... J'y suis passé la semaine dernière. Elles sont sèches et bien calibrées.

Une voix souple et solide, qui va à l'essentiel. Martha le laisse parler.

— Je vais installer les roues sur le motoculteur. Avec un traineau de branches de

frêne, deux allers-retours suffiront. Je mangerai une tartine.

Martha lui verse une tasse de thé, lui tend un biscuit.

— Ne pars pas le ventre vide. Et puis, je vais te remplir une thermos.

Jean croque dans le biscuit chaud. Lorsque Martha grimpe sur le marchepied pour attraper la bouteille isotherme au fond de l'armoire, il se lève, s'approche et pose ses mains sur ses reins.

— Je ne vais pas tomber, tu sais !

— Bien sûr que non, puisque je te tiens.

La crinière blanche de Jean s'appuie contre le dos de Martha tandis que ses bras s'enroulent autour du corps potelé. Il frotte sa joue entre ses omoplates.

— Mais laisse-moi donc attraper cette bouteille, vieux brigand !

Martha descend, embrasse son vieil ours. Elle pose la thermos cabossée sur la table. Jean la saisit et dévisse le bouchon.

— Tu te souviens de la première fois que nous avons utilisé cette bouteille ?

Le sourire disparaît du visage de Martha. Elle hausse les épaules et se retourne.

— Tu sais bien que moi et les souvenirs...

Elle remplit la bouilloire et met l'eau à chauffer.

— Il faudra vérifier l'éolienne, les batteries ne donnent pas bien.

Jean regarde son dos. Il sait que cette voix éteinte traduit une contrariété, même s'il n'a jamais vraiment compris à quel point les souvenirs de leur vie avant l'île ont disparu de la mémoire de Martha.

— Avant de partir au bois, tu jetteras un œil à la liste que j’ai posée à côté de la radio. Le bateau passe mercredi prochain. Si tu as besoin de pièces de rechange ou d’outils...

— Je regarderai ce soir, il faudra certainement de l’essence. Serge prend tout le miel et le fromage ?

— Oui. Mais il n’est pas encore décidé pour la laine. Il en achète la moitié, c’est sûr. Pour le reste, il cherche des clients. Je l’appellerai cet après-midi.

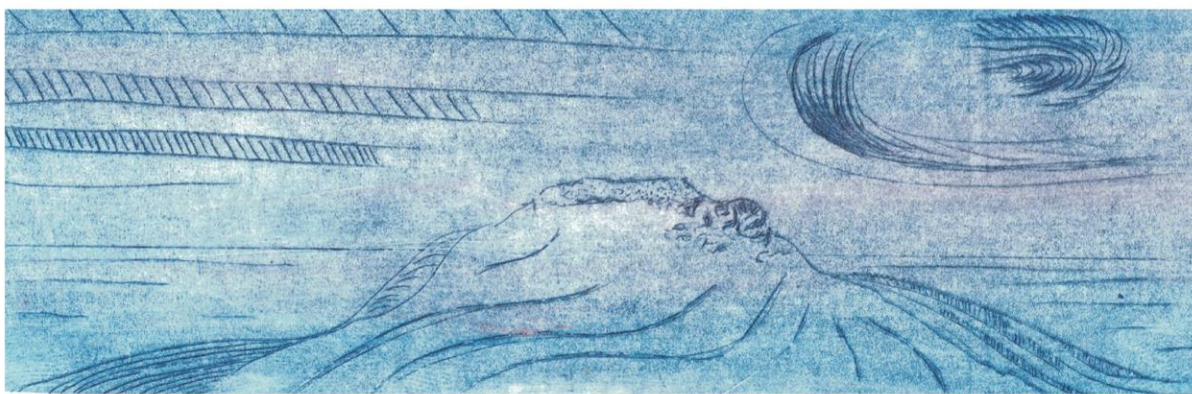
Jean termine son biscuit, attend quelques minutes que l’infusion soit prête, y verse une cuillerée de miel et remplit la bouteille thermos qu’il fourre dans son sac avec ses tartines et son fromage.

— Je vais préparer le motoculteur.

Il embrasse Martha sur le front et sort.

Elle débarrasse la table et descend à la cave. L’odeur des fromages l’accueille dès les premières marches. Ils sont là, alignés sur les étagères en châtaigner. Un par un, elle les frotte doucement avec un peu d’eau salée et les retourne. Une trentaine de tommes de cinq livres, affinées depuis trois à six mois. Leur croute est souple, douce sous ses doigts rugueux.

Lorsque Martha remonte de la cave, elle entend le bruit du motoculteur qui démarre. Elle se presse jusqu’à la porte et regarde Jean qui grimpe le sentier derrière l’engin qui pétarade. Le chemin serpente sur la colline et Jean rapetisse, entraîné par le motoculteur. Bientôt, il s’engage sur l’autre versant et disparaît. Martha lève les yeux. Tout là-haut, le tumulus. Une butte de terre surmontée d’une dalle de granit mal dégrossie. Ils n’ont jamais parlé du tumulus et pourtant c’est eux qui l’ont bâti. Martha ne s’en souvient pas, mais elle le sait.



La bouteille thermos... c’était avant leur arrivée sur l’île, c’est sûr. Martha ferme les yeux, frotte ses mains l’une sur l’autre. Non rien. Rien ne revient. Un immense trou noir. Les souvenirs ont disparu et Jean ne parle jamais de leur emménagement ici et de leur vie d’avant. C’est comme un tabou, un accord tacite : leur installation sur cette île déserte n’est jamais abordée.

\*

Martha regarde les bêtes qui ont été plus rapides qu’elle dans la grande descente qui mène à la crique. Julius, tout joyeux, dévale la pente et galope sur le sable en jetant ses pattes en l’air ; venir sur la seule plage de l’île lui fait toujours ce même effet. Il adore cet endroit où il peut courir au bord de l’eau, creuser facilement des trous profonds et poursuivre les mouettes. Les brebis paissent dans le pré salé, sur les rives du ruisseau



qui ouvre un petit estuaire dans la terre argileuse en amont. Elles ne bougeront pas d'ici de la journée et le chien n'aura pas trop de travail ; elles aussi préfèrent ce lieu de pâturage à tout autre. Plus haut, c'est la source. L'eau jaillit entre deux grosses pierres et forme une cuvette que Jean a protégée des souillures des bêtes par une palissade d'épais branchages. Les rares fois où les pluies sont insuffisantes, ils viennent ici remplir des bidons d'eau potable. Martha s'y arrête, s'assied et profite du spectacle de la mer, de son chien et du troupeau paisible. Ses mains s'enfoncent entre les touffes d'herbe et elle sent la vibration de la terre, comme un appel venu des profondeurs. Alors, elle s'allonge sur le ventre, une joue contre la terre, les bras écartés ; elle embrasse l'île et ferme les yeux.

Sous son corps, les strates d'argile, les veines de gypse, l'épaisseur énorme de sédiments amassés, plissés par des forces titanesques pour faire surgir l'île. L'océan s'y frotte, s'acharne vague après vague, ses courants lacèrent la pierre. Des ondes puissantes surgissent des profondeurs, traversent Martha et courent le long de la surface de l'île, jusqu'au tumulus et plus haut jusqu'au ciel. Les yeux clos, Martha voit un paysage blanc de brume. Tourmenté, parcouru de spirales grises. Le fracas du ressac emplît l'espace. La brume se déchire lentement et laisse entrevoir un morceau de bois flotté qui suit les mouvements de l'onde avant d'être rejeté sur la plage. Maintenant, c'est Martha, jeune femme, qui apparaît sur le sable de la petite crique. Le visage défait, elle se penche et ramasse le morceau de bois qu'elle caresse entre ses mains délicates. Et puis, cela va très vite, le couteau entre ses mains, le bois dégrossi et les copeaux sur le sol, la lame qui pénètre la chair et le sang qui coule, les deux points de suture, le bougeoir qui prend forme enfin, tandis que Jean reste prostré sur son

fauteuil. Puis, la jeune Martha file la laine. Avec ses premières pelotes un peu rugueuses, elle tricote le grand châle, ses doigts agiles s'activent à toute vitesse, tous les détails sont là : les points choisis, les aiguilles un peu trop grosses, le feu qui crépite et Jean assis la tête basse.

Du plus profond des racines de l'île, du plancher océanien, les souvenirs surgissent et peuplent l'esprit de Martha dont le corps allongé vibre et sursaute. Elle remonte plus loin, avant les travaux pour rendre habitable la maison, avant la construction des enclos, le terrassement du potager. Et elle se voit avec Jean, en plein effort pour amener au sommet de l'île une dalle de granit. Les cordes, les poulies, les rondins...

Un hurlement la sort de sa transe. C'est elle qui a crié. Julius accourt aussitôt et lèche les larmes sur son visage. Martha frotte sa joue pleine de terre, s'appuie sur ses mains et s'assied. Le chien affolé tourne autour d'elle en jappant. Tout est là-haut, sous le tumulus. Elle le sait depuis toujours. Alors, elle se lève et se met en marche, aveugle et sourde à l'univers entier. Autour d'elle, la mer, en dessous, l'île, au-dessus le ciel. Elle laisse derrière elle les brebis et le chien. Julius n'abandonne jamais le troupeau, il la regarde s'éloigner en poussant des gémissements plaintifs.

\*

La transpiration court dans son dos. Sa tête bourdonne. Martha n'avait pas marché à cette vitesse depuis des années. Elle s'arrête haletante à quelques pas du tumulus, ne se souvient pas d'être revenue aussi près depuis son édification. Lentement, elle s'approche. De minuscules cristaux blancs brillent sur la pierre grise. Sur les côtés, la mousse s'est installée et la dalle de granit semble posée sur un coussin moelleux. Martha s'agenouille et empoigne une touffe d'herbe

qu'elle arrache d'un geste sec. Elle enfonce ses doigts sous un pissenlit qu'elle déracine. Un lombric dérangé se contorsionne, quelques fourmis s'enfuient.

Martha creuse pendant des heures. À mains nues, elle perce un tunnel sous le tumulus. Elle ne ressent pas la douleur dans ses doigts écorchés, elle n'entend pas le motoculteur quand Jean passe plus bas, elle ne perçoit pas que la température baisse et que la luminosité commence à décroître. Elle creuse et jette la terre loin derrière elle. Et puis ses mains butent contre une surface lisse et solide. Martha redouble d'effort et dégage un panneau de bois en quelques minutes. La partie basse est vermoulue et Martha l'enfonce à l'aide d'une pierre ronde. Elle glisse ses mains dans l'ouverture et tire de toutes ses forces pour arracher la planche. Les clous rouillés ne résistent pas longtemps. Engagée à mi-corps dans son tunnel, elle palpe dans le noir les premiers centimètres du sol de la niche protégée par la dalle de granit. Ses doigts n'osent pas s'aventurer plus loin. Elle rampe à reculons et s'extrait de son trou. Dans le ciel, les nuages s'ourlent de reflets roses. Martha frissonne et regarde ses mains couvertes de terre et de sang séché. Elle les frotte dans l'herbe humide puis contre son pantalon et lorsqu'elles sont suffisamment propres, elle prend une grande respiration et s'engouffre à nouveau dans le tunnel. Son bras se déplie en tremblant ; à tâtons, elle cherche le secret que renferme le tumulus. Ses doigts cognent d'abord contre une boîte et effleurent ensuite une surface souple et lisse. Ils glissent le long de l'objet et saisissent ce qui doit être une sangle. Martha recule à quatre pattes, déplie son corps éreinté et regarde le sac en toile cirée qui pend à son bras. Elle s'effondre sur le sol, le sac posé entre ses jambes. Elle tire sur la

fermeture à glissière et enfonce sa main dans l'ouverture. Entre ses doigts, une poupée de tissu.

\*

Martha serre contre son cœur la poupée de chiffon. Elle ne peut plus respirer, les larmes coulent sur ses joues, tracent des sillons clairs sur sa peau poussiéreuse. Ses yeux s'écarquillent et elle ne voit plus le paysage flamboyant face à elle ; ce qu'elle voit, c'est sa main, jeune et lisse, qui plonge et replonge l'aiguille dans le tissu. Ce qu'elle voit, c'est la cheminée de leur ancienne maison, sur la côte. Les grands placards aux moulures travaillées, le plafond de stuc, le parquet à chevrons. Et le grand miroir à l'encadrement doré. Ce grand miroir dans lequel elle se regardait confectionner la poupée, assise dans son fauteuil avec son gros ventre. Martha pousse un long cri rauque et écrase son visage contre la vieille boule de tissu moisi.

La nuit tombe lentement sur le corps prostré de Martha. Ses doigts ont touché une boîte dans le gouffre froid sous le tumulus. Le bruit mat de ce bref contact contre le cercueil résonne encore et encore dans sa tête. Elle a étalé autour d'elle les minuscules pyjamas qu'elle avait préparés et qui n'auront jamais été portés.

Martha n'entend pas les appels de Jean qui vient à sa rencontre, seul le bruit mat répété à l'infini peuple son crâne. Elle ne voit pas la lampe torche qui grimpe la colline. Son corps s'effondre sur l'herbe humide et elle écarte les bras. Ses larmes se mêlent à la rosée, elle embrasse son île. Lorsque Jean la rejoint, il s'allonge à son tour tout contre son corps tremblant et accueille avec elle les vibrations apaisantes de l'île.



# LE PROMONTOIRE

*(ou le Printemps des Haltérophiles)*

*CamilleD*

Je suis assis tout au bord du promontoire, à l'ombre d'un pin au tronc noueux, les fesses dans l'herbe drue et les jambes dans le vide. Je contemple la mer en contrebas, où dansent trois barques de pêcheurs. Un peu plus loin sur la côte s'étend le village de tentes colorées et de maisons basses que je regagnerai à la nuit tombée.

J'ai pris mon meilleur crayon et le carnet relié de cuir où je tiens mon journal de bord. S'y mêlent le récit de mes journées, dans un style précis et factuel hérité de mes années de journalisme, et des croquis, des portraits, des paysages tracés avec autant d'enthousiasme que de maladresse. J'ai l'habileté graphique d'un enfant de sept ans, mais il me semble important de documenter aussi complètement que possible cette période étrange.

De l'autre côté de la baie, survolé par un vol paresseux de montgolfières, un immense amas de gravats rougeâtres s'effrite lentement sous l'effet du vent. Là, s'élevait autrefois l'une des plus puissantes cités jamais bâties par l'Homme. C'était il y a longtemps, c'était il y a... cinq ans. C'était avant le Printemps des Haltérophiles.

C'est en effet dans les salles de sport, vers la fin du mois de mars, que le phénomène fut tout d'abord observé. Partout dans le monde, les records se mirent à tomber. Dans d'obscurs garages de troisième zone comme dans des complexes d'entraînement ultra-modernes, au Kazakhstan comme au Brésil, les haltérophiles enregistrèrent, sans exception, une amélioration légère mais indiscutable de leurs performances. Naquirent aussitôt de terribles soupçons de dopage, bien injustes dans cette discipline connue

pour sa probité et l'hygiène de vie de ses pratiquants.

Mais pour plausible qu'elle soit, l'hypothèse d'un médicament « miracle » ne pouvait justifier l'étendue planétaire du phénomène.

L'explication vint d'un humble fonctionnaire du Service de Pesage du port de Vladivostok, dont le nom serait entré dans l'Histoire s'il avait été un peu plus prononçable. Elmar Gryzlovkowsky avait la pesée pour seul amour. Il éprouvait pour sa balance industrielle – un dispositif de la taille d'un terrain de basket capable d'accueillir des semi-remorques – une de ces passions totales et mélancoliques dont les Slaves ont le secret. Il y consacrait ses journées de travail, mais aussi ses soirées, ses week-ends et ses vacances, à titre gracieux. Les supérieurs d'Elmar ne tarissaient pas d'éloges et le jour où il leur annonça sa découverte stupéfiante, ils furent obligés de la prendre au sérieux.

« Voyez-vous, expliqua Elmar devant un parterre de hauts-gradés rassemblés dans une salle de réunion blafarde dont les fenêtres donnaient sur les grues du port, voyez-vous, une tonne de bananes pèse toujours une tonne. Une tonne de caoutchouc pèse toujours une tonne. Même chose pour une tonne de cuivre, une tonne de sable et même une tonne de bortsch. Mais une tonne de fer ne pèse plus une tonne. Elle pèse désormais environ 987 kilos et 743 grammes. » – et Elmar mit dans cet « environ » tout le mépris qu'il éprouvait pour l'approximation.

La salle où fut annoncée cette fracassante découverte étant espionnée à la fois par la CIA,

le Mossad et les services de renseignement patagoniens, la nouvelle mit moins de 24 heures à se répandre sur toute la planète.

Des analyses physico-chimiques approfondies et concordantes vinrent confirmer l'impensable - le fer ne pesait plus son poids. Prise dans la tourmente, la fédération internationale d'haltérophilie suspendit tous les records enregistrés durant les six dernières semaines. Quant aux scientifiques du monde entier, mesurant l'urgence de la situation, ils dégainèrent l'arme absolue : un congrès dans un hôtel de luxe de Copenhague. Ils y enchaînèrent conférences, dîners trop copieux et nuits torrides – c'est aussi comme cela qu'avance la coopération internationale.

Les trois conclusions de ce congrès redéfinirent les règles de la physique plus radicalement encore que la théorie de la relativité d'Einstein.

Pour commencer, le fer était VRAIMENT affecté. Il ne s'agissait pas d'une hallucination collective, mais bien d'un phénomène physique. Aussi incontestable qu'inexplicable. Scruté au microscope électronique à balayage, le métal avait révélé que le sage empilement de ses atomes, cette structure cristalline cubique qui existait depuis que le fer est fer – soit quelques milliards d'années – semblait désormais en proie à un certain laisser-aller. Une poignée d'atomes rompaient le rang. Ce qu'un des nombreux prix Nobel présents à Copenhague résuma ainsi : « Nous assistons à un mouvement de contestation à l'échelle subatomique. »

Deuxième conclusion, tout aussi étrange : le fer était le seul métal affecté. Les scientifiques passèrent au crible l'ensemble des éléments du

tableau de Mendeleïev sans trouver d'autre contrevenant. Une équipe enregistra brièvement une modification de la structure du plomb mais ce dernier, peut-être conscient d'être observé, rentra aussitôt dans le rang.

Dernière conclusion, pas des plus rassurantes : le chaos se propageait. La masse volumique du fer, sous l'effet de la microscopique révolution de ses atomes, diminuait progressivement. Impossible, pour le moment, de déterminer jusqu'à quand, et quelles en seraient les conséquences.

Les « Trois Conclusions de Copenhague » firent l'objet d'un consensus international – à l'exception unique et prévisible de la Corée du Nord. J'étais journaliste à l'époque, je couvrais l'Asie et je me souviens du communiqué de presse du Royaume Ermite : « Notre Bien-Aimé Leader a ordonné au fer de mettre un terme à son comportement antipatriotique. Le vil métal a immédiatement obtempéré. »

Au début, cet allègement entraîna quelques conséquences positives. Les automobilistes constatèrent une réduction de leur consommation d'essence, les joueurs de pétanque se sentirent moins fatigués après une journée au boulo-drome, et les livreurs d'électroménager sauvèrent quelques vertèbres pour leurs vieux jours. Un artiste opportuniste créa pour le parvis du bâtiment des Nations Unies un arbre en dentelle de fer haut de cent mètres, trait d'union métallique et vertical, pompeusement baptisé « Racines du Ciel ».

Mais rapidement, l'euphorie laissa place à l'inquiétude. En s'allégeant, le fer était devenu plus fragile. On signala l'effondrement d'une

passerelle, la rupture d'une canalisation, la dislocation d'une tondeuse à gazon.

L'Humanité réalisa soudain l'importance de ce métal si humble - même anobli au titre d'acier par l'adjonction de carbone. Le fer, invisible à force d'être trop présent, était devenu en quelques siècles un constituant essentiel de nos moyens de transport et de communication, de nos usines et de nos jouets technologiques. Nous nous étions beaucoup inquiétés de la raréfaction de l'uranium de nos centrales nucléaires ou du lithium de nos batteries électriques. Mais ce bon vieux fer, si modeste, si familier ? Il constituait tout simplement le cœur battant de notre société industrielle. Et ce cœur s'effritait jour après jour, laissant échapper en guise de sang une poudre rutilante.

Il fallut arrêter les centrales. Stopper les trains, les bateaux ; clouer les avions au sol. Les chaînes de montage s'arrêtèrent. Les hauts-fourneaux se turent. Les pylônes haute-tension s'effondrèrent.

Le fer était partout dans nos vies, partout dans nos vis. Il assurait l'assemblage des cathédrales, la solidité du béton ; il était rails et poutrelles, plaques d'égout et antennes, écrous et engrenages. Bielles, cardans, pistons, chenilles. Roulements à billes.

Les gratte-ciels commencèrent à se lézarder. Moins d'un mois après le congrès de Copenhague, il fallut évacuer en urgence Manhattan, Tokyo, Hong-Kong. En juillet, à quelques jours d'intervalle, la tour Eiffel fut renversée par une bourrasque et le Golden Gate emporté par les vagues. Quant aux orgueilleuses « Racines du Ciel », elles s'étaient désagrégées le jour même de leur inauguration.

Il était trop tard pour trouver un matériau de substitution. Le nickel, le cuivre, l'aluminium ne manquaient pas. Mais il aurait fallu pour les extraire des foreuses et des camions, pour les transformer des fours et des usines... Par son forfait, le fer entraînait celui de tous ses concurrents.

À la fin de l'année, toutes les villes où dominait le béton avaient été évacuées, leur population trouvant refuge dans d'immenses camps de fortune. La production d'électricité cessa complètement en février, moins d'un an après le Printemps des Haltérophiles.

Je me souviens de ce premier hiver, de ces nuits redevenues noires, que traversaient comme des étoiles filantes les débris des derniers satellites, s'embrasant dans les hautes couches de l'atmosphère.

À partir de ce moment, les nouvelles ont cessé de circuler, et tout ce que je peux raconter n'est issu que de mon expérience personnelle – limitée, fragmentaire.

De ce que j'ai vu, l'Humanité n'a pas sombré dans le chaos. Bousculée par de multiples pandémies, menacée par le dérèglement climatique, elle semble avoir acquis une certaine résilience. Bien sûr, dans les premiers temps, les plus inadaptés, ceux ne disposant d'aucune compétence utile, ont péri en masse. Mais comme

il s'agissait essentiellement de managers intermédiaires et d'influenceurs TikTok, leur disparition eut un impact plutôt positif.



L'effondrement du système monétaire a provoqué un grand nivellement des inégalités. Les puissants ont tout perdu, et brusquement redécouvert les vertus de la solidarité. Les plus pauvres n'ont rien gagné – mais au moins savaient-ils, eux, se contenter de peu.

J'ai assisté à des scènes d'entraide et à des élans collectifs. J'ai vécu le retour en grâce de la fraternité, de la débrouille, de la démocratie directe, des démarches frugales, des systèmes tribaux. La vannerie et la poterie sont redevenues des savoir-faire essentiels – faisant des bobos quadragénaires les maillons indispensables des nouvelles communautés humaines. Des villes sont mortes par centaines, des villages ont éclos par milliers, tissant autour d'eux un souple réseau de champs, de potagers et de chemins creux.

Nous sommes revenus à la préhistoire, mais riches de plus de 2 000 ans de savoir. Les livres ont traversé sans dommage la fin du fer. Grâce à eux, nous connaissons la composition des sols, les secrets de la météo, les espèces comestibles et les schémas d'irrigation. Nous savons ce qu'il faut faire, même si toutes nos vies sont à réinventer. Et nous avons la poésie pour nous y aider.

L'homme restant homme, je ne doute pas qu'il subsiste çà et là des zones où règne la violence. Mais dans ce présent où le fer n'est qu'une poudre rouge et inerte, ne nous reste ni fusils, ni bombes, ni chars d'assaut, ni avions de combat. La batte de base-ball est devenue l'arme la plus dangereuse de l'arsenal humain – l'objet n'est pas inoffensif, mais il reste moins effrayant qu'une ogive nucléaire.

Le soleil est bas sur l'horizon, la mer scintille, l'heure est bientôt venue de quitter le promontoire pour retourner au village, d'où montent jusqu'à moi le meuglement des vaches et des rires d'enfants. Les pêcheurs rentrent au port. On allume sur la place un grand feu, autour duquel nous prendrons en commun le repas.

Je n'oublie pas que derrière ce paisible spectacle se tapit une réalité moins sereine : nous sommes redevenus mortels. Finis les scanners, les radiothérapies, les molécules chimiques – et un scalpel en os, même parfaitement affûté, apporte moins de garanties que sa version en acier chirurgical. La pharmacopée traditionnelle montre ses limites. Nous mourrons de nouveau du choléra, d'une mauvaise chute ou d'une coupure qui s'infecte. Nous avons redécouvert

mille dangers enfouis. Nous avons peur pour nos proches. Nous goûtons aux fruits doux-amers de l'incertitude et de l'espoir.

Je me lève et je m'étire. Je referme mon carnet et j'y glisse mon crayon - les stylos sont inutilisables, leur bille minuscule devenue friable comme de la craie. Mais j'aime bien le crissement du graphite sur le papier. Je descends vers le village dans les derniers rayons du jour.

Quand j'arrive près du feu, Job vient de commencer son discours. C'est un physicien nucléaire reconverti en apiculteur, un des piliers de notre communauté, même s'il aime le soir venu, l'hydromel aidant, se répandre en terribles prophéties. « Le fer, voyez-vous, constitue plus de 80% du noyau terrestre, le cœur ardent de notre Planète Bleue. Il gouverne la gravité, le volcanisme, le magnétisme. À tout moment, tous les cratères du globe peuvent se mettre à vomir des flots de lave incandescente. Ou l'air que nous respirons peut, faute de gravité, s'envoler dans l'espace, nous laissant asphyxiés comme des poissons échoués sur la grève. À moins que le champ magnétique terrestre ne s'affole jusqu'à nous griller les neurones. »

Nous partageons le pain et la soupe en l'écoutant d'une oreille distraite. Notre esprit est occupé par l'orage qui se lève, la récolte qui s'annonce, une naissance à venir.

Plutôt que d'imaginer la fin du Monde, nous pensons aux prochains commencements.



# PLANTER UN PIEU

*Lara Rouge-Forêt*

« Souvenir d'école : Ulysse, le bel et astucieux Ulysse, piégé avec ses compagnons dans la grotte de Polyphème. Ulysse le héros, le civilisateur, le conquérant. C'est simple : crever un œil, ouvrir une clairière, protéger un royaume. Il faut couper les arbres et les changer en pieux. Donner la terre nue aux fureurs du ciel. Les nouveaux dieux nous regardent d'en haut, soyons visibles, soyons soumis.

Les ingrats cachent leurs nudités sous les arbres encore innocents. Le courroux gronde depuis la voûte céleste. Pas assez nue, la terre, pas assez offerte aux dieux du ciel.

La foi fortifiée par la honte des arbres, honte d'être autonome. J'en ai les radicelles chevillées aux nerfs. La honte d'être libre. À m'en enterrer vivante. Colère sourde. Grincements du ventre qui vomit. Colère encore.

Oui je me suis voulue arbre. Arbre éthérique qui répand ses entrailles dans l'humus secret, à l'abri des regards, proches des puissances chthoniennes, anciennes et féminines. Arbre traversant la création dont les multiples bras caressent le vent et jouissent du divin soleil. Ma viande d'arbre nourrie de terre et de ciel, notre tronc quotidien, amen. Oh oui j'ai voulu être un arbre, hêtre sacré, langage des oiseaux, serpenter entre les mondes. Être enracinée, solide et souple. Vivante et défiant le temps. C'est écrit quelque part : « Que veux-tu devenir maintenant ? Une dryade. »

Les montagnes, tentatives d'immense, poussent vers le soleil. Les arpentent pour cracher dans la sueur les péchés et les passions. Bien sûr que c'est enivrant de gravir des montagnes avec mes pieds et tout le reste. Bien sûr que mon dieu



était miséricordieux. La misère-du-cœur-de-dieu on me l'a tatouée dans le corps. Près de la moelle, sur mes côtes. Pourtant, divines sensations dans les montagnes. C'est vrai, j'y ai ri comme rarement. Je me suis sentie forte, seule sur ce tout petit sentier. Et le vide à côté. Je me suis rappelée ma mère. Comme elle serait triste si je disparaissais dans la montagne. (Rappelle-toi d'avoir peur.)

Un autre jour, je me suis perdue. Contre tout bon sens. Pour être une jeune femme obéissante. Comme dans *Les Malheurs de Sophie* et les sermons du dimanche : choisir la voie la plus difficile. Pleurer au sommet. Des larmes bonnes à remplir des gourdes. Redescendre de la montagne et apprendre encore à se taire, à demander pardon pour avoir, parfois, oublié de me soumettre.

Je vais vous confier un secret :

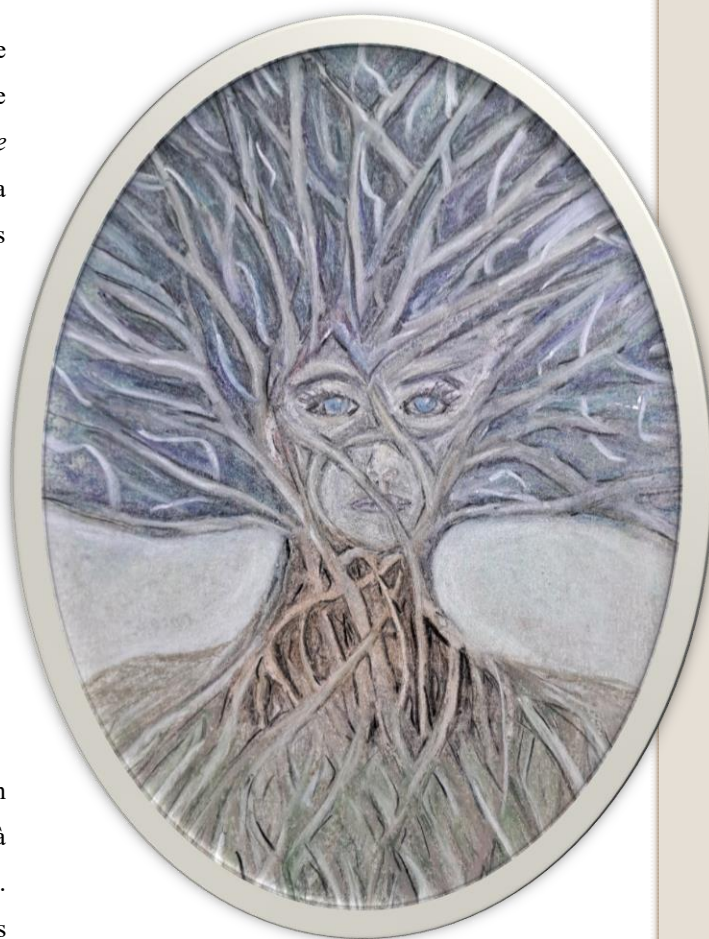
les racines des montagnes, il n'y en a plus.

Les vikings les ont prises pour entraver Fenrir.

Oui le ciel a des racines. Et mon corps en a été le terreau des années durant. Apprendre à être le grain qui meurt pour donner du fruit. Répéter encore et encore des inepties. Si nos corps de croyants ne le font pas, les dieux du ciel disparaîtront. Hier j'attendais qu'ils crèvent. Les figures désincarnées du pouvoir qui nous surplombent. La spiritualité ? Des béquilles offertes à celles et ceux qui acceptent de se briser les jambes. Par amour leur dit-on.

Hier ? Un labyrinthe, pavement de mots, murs de silences. Infranchissables. Avancer ou dormir, enduite de multiples mythologies,

mystères mycorhiziens, mystiques monothéismes. Aujourd'hui, sortie, je respire. Et les arbres existent encore, dans leur radicalité autre. J'ai tué dieu en détournant les yeux. »





# LA VALSE DE L'ESPACE-TEMPS

*derrierelemiroir*

0.

Des membranes frémissent dans les courbures de l'espace.

Une symphonie céleste, lestement guidée par la géométrie universelle.

L'énergie se répand.

La matière se forme.

( ) / © < } ~  
D o P { W |

Dans la bibliothèque règne un silence serein de fin de journée. Le soleil a disparu derrière la montagne, laissant traîner des banderoles roses et ocre dans le firmament. Sam ne s'en est pas aperçue. Son corps las est recroquevillé dans un fauteuil, à côté de la fenêtre. Son visage est tourné vers l'extérieur mais ce n'est pas le dehors ordinaire qu'elle observe, ses bâtiments crépusculaires et ses arbres roux. Ce qu'elle contemple, ce sont des cordes et des membranes invisibles qui dansent et façonnent tout ce qui existe. Les photons iridescents, les électrons galvanisés, les quarks musclés. Les atomes et les forces qui les régissent, les rassemblent ou les dispersent. Les pierres, les arbres et jusqu'à l'illusion du ciel. Des objets mathématiques que personne n'a su entièrement circonscrire. Sam en remplit l'air. Elle déploie son esprit pour saisir les contours et les subtilités de ces formes alambiquées. Pour les

appréhender dans toute leur multidimensionnalité. Elle-même se sent éclatée entre plusieurs espaces, plusieurs temporalités. Elle s'oublie parmi ces abstractions, s'absente dans l'harmonie de leurs chorégraphies pour ne plus entendre le chaos assourdissant de sa propre vie.

– 1.

Elle poussa la porte de l'appartement avec entrain. Sa bonne nouvelle pesait délicieusement sur sa langue comme un oiseau prêt à prendre son envol. Elle s'empressa de retirer ses bottines, puis son manteau et de déposer ses clefs dans la corbeille prévue à cet effet. Le bourdonnement de la radio, un bruit d'eau et de vaisselle que l'on manipule lui indiquèrent que son mari s'affairait dans la cuisine. Les petites devaient être couchées.

— Marc, s'écria-t-elle en le rejoignant, tu ne vas jamais me croire !

Il leva à peine les yeux de l'évier où s'empilaient quelques casseroles. Sam ne s'en offusqua pas, distraite qu'elle était par l'essor de sa bonne nouvelle.

— Ils m'ont offert le poste ! Le directeur de l'Institute for Advanced Study m'a appelée tout à l'heure. Ils ont été très impressionnés par ma présentation et...

Elle n'acheva pas sa phrase car elle venait de les apercevoir. Les ombres qui se tordaient dans le regard fuyant de son mari. Une fois démasquées, ces ténèbres grossirent jusqu'à déborder et s'écrouler sur le carrelage de la

cuisine. En un instant, elles balayèrent toute impression de chaleur, de connivence, d'intimité.

— Ça va ? expira-t-elle comme un appel au secours

Il releva les yeux avec plus d'énergie cette fois. Une détermination cruelle s'en dégagea qui propulsa l'esprit de Sam hors de cette cuisine, très loin dans l'espace esseulé.

« J'ai couché avec Natalie.

Il y a trois jours.

Je crois que je suis amoureux.

Je suis désolé, mais déménager à Princeton,

c'est hors de question. »

Amoureux

Natalie

Princeton

Hors de question

Sam en orbite autour de ces mots. De ce désastre qui déjà remodèle son passé, son présent et son avenir. Sam qui retient son souffle, comme si l'absence de respiration équivalait à l'absence de douleur. De très loin, le visage d'une femme lui parvient. Elles amènent leurs filles ensemble à l'école. Elles préparent une sangria dans une cuisine étincelante. La femme retire un gâteau du four.

Ailleurs, son mari se rapprocha. De lui se dégageait un parfum qu'elle ne reconnaissait pas. Elle expira. Le clair-obscur de la cuisine se referma autour d'elle. La coinça dans une réalité éraflée, déformée, à sens unique. Qui était cet étranger ?

— Natalie ? se souvint-elle et dans sa gorge, ce nom avait l'aspérité d'un caillou. Tu es amoureux de Natalie ?

Natalie ne ratait jamais ses gâteaux. Natalie était toujours parfaitement maquillée, coiffée, habillée, polie, discrète, mais à l'écoute, informée et organisée, éveillée, motivée, disponible, maternelle, amicale, sentimentale, passionnée, empathique, magnifique, somptueuse, princière. Reine d'elle-même et de l'univers. Du moins dans l'esprit supplicé de Sam.

— Mais enfin Sam, tu n'as rien vu arriver ? s'impatienta Marc comme s'il s'agissait de la pluie qui tombait après l'orage, de la lumière qui disparaissait au coucher du soleil, de la neige qui fondait au printemps, comme s'il ne parlait pas de leur vie qui s'écroulait.

Assommée, acculée dans un présent qu'elle ne comprenait plus, Sam se retourna et s'enfuit au salon. S'affala contre une paroi. Se redressa et se précipita sur le balcon. Le ciel lourd tanguait, balaféré de nuages. Pleuvait-il ?

Derrière elle, les pas de son mari. Sa respiration profonde.

— Ils ont adoré ma présentation, récita-t-elle machinalement. Ils pensent que ma recherche fera progresser...

Quoi exactement, se demanda-t-elle ? La physique ? La science ? La société ? La vie des milliards de malheureux que l'univers

condamnait à vivre ? Pleuvait-il, oui ou non ? Elle entendait l'avalanche des gouttes, mais ne les sentait pas percuter sa peau.

— Sam... Je suis... désolé. De te l'apprendre de cette manière. Que ça se soit produit. Ta nouvelle m'a pris au dépourvu et c'est sorti brutalement, malgré moi. Mais tu comprends, toutes tes absences, on ne se voit presque plus, je m'occupe tout le temps des filles, et Natalie... Je suis désolé mais ce n'est vraiment pas le bon moment pour déménager aux États-Unis. Il faut qu'on règle ça avant, il me... il nous faut plus de temps pour appréhender cette situation... Et puis, tu penses sincèrement que c'est envisageable ? Tu penses à Alice et Clara ? À l'école, à leurs amies, aux cours de musique et de sport ?

N'avaient-ils pas déjà abordé ce sujet ? Marc n'avait-il pas, un siècle auparavant, accepté l'éventualité d'un tel déménagement ? Ce ne pouvait être lui qui la mitraillait ainsi de paroles mesquines, contradictoires. Jamais il ne se permettrait de la heurter de cette façon. Elle fit volte-face. C'était pourtant lui. Ses cheveux noirs saupoudrés de stries blanches, les lignes qui au fil de leurs dix années de mariage avaient redessiné son visage, ses lèvres lie de vin, ses épaules puissantes, son corps séduisant. Quand l'avait-elle perdu exactement ? Quel jour, quelle minute ?

1.

Elle se rendra à l'Institute for Advanced Study. Elle foulera les sentiers tant de fois empruntés par Einstein, von Neumann, Witten, et qui sait combien d'autres grands esprits. Elle

s'absorbera dans des équations mathématiques conçues pour dépeindre le tissu mystérieux de l'univers, pour façonner la théorie du tout, l'ultime théorie de laquelle découlera l'entière physique du monde. Des équations qui en rien ne résoudre sa douleur. Elle arpentera l'hiver morose du New Jersey comme un loup affamé qui a perdu sa meute. Le soir, elle appellera ses filles. Leurs voix si familières, si lointaines, ne feront qu'attiser la brûlure de leur séparation. Alors, misérable, elle s'acharnera à déchiffrer la composition du ciel, s'obstinera à annihiler les racines noueuses qui l'arriment à son passé et l'empêchent de complètement se fondre dans l'oubli céleste.

Le temps passera en bloc. Noël et puis février et fin mars. Le temps dans sa tête est sur pause. Elle se débat encore avec les cauchemars de cette cuisine, elle dessine des formules de plusieurs mètres de long sur des tableaux noirs, s'entoure de symboles ésotériques pour conjurer les filets épineux déployés par ses souvenirs. Avril juin septembre. Ses filles apprendront à se passer de sa présence, de leurs appels quotidiens, et jusqu'à l'espérance de son retour. Marc mentionnera le divorce avec détachement. L'homme avec qui elle a partagé ses ambitions les plus délirantes et les caresses les plus exaltées lui parlera de mettre un terme à leur relation avec la même légèreté que s'il proposait d'annuler des vacances en Toscane. Elle dormira peu, mangera à peine. N'existera que parmi ses cordes et ses membranes, à travers ses espaces à onze dimensions, recourbés sur eux-mêmes comme elle rêvera elle-même de se replier dans l'infiniment petit. Jusqu'à la dissolution complète.

Elle publiera, présentera, discutera. Convaincra, éblouira, étourdira. Au bout de deux ans à peine, la médaille Fields. Le long des

couloirs de l'institut, des chuchotements excités, des allusions au prix Nobel. Le rêve de toute une vie se drapera de réalité. Ne sera plus son rêve, tombé, écrasé dans cette cuisine. Elle pensera *À quoi bon des prix quand les coûts de la vie sont insurmontables*. Le ciel rejoint les racines calcinées, et cette impression écœurante que tout est à refaire, que les chemins de la vie se sont mal imbriqués, que la solution était ailleurs, dans les détails d'un passé désormais révolu, injoignable, à jamais inaltérable.

– 3.

Leurs regards fusionnèrent. Celui de Marc, attendri, ardent. Le sien, incrédule, pudique. Autour, l'assemblée de parents, d'amis et de collègues dévorait cet échange, des expressions radieuses illuminant leurs visages.

— Sam, commença Marc, et sa voix tremblait légèrement. Avant toi, je ne connaissais rien. J'avais dans un monde ordinaire, tridimensionnel, et croyais avoir tout vu. J'étais arrogant du fait de mes privilèges, que pourtant je n'exploitais aucunement. J'étais endurci d'idées banales et tristement limitées. Et puis un soir, je t'ai rencontrée. Paul, béni soit-il, t'avait tirée de ta tour d'ivoire et convaincue que la société de quelques amis autour d'une pizza pouvait t'être bénéfique. Au début, tu n'as presque rien dit, ton regard semblait perdu quelque part au-delà de nos sourires niais. Puis, quelqu'un, je ne sais plus qui, t'a demandé de quoi tu t'occupais pour ta thèse. Tu as d'abord rougi, puis tu as vomi un jargon incompréhensible de termes physiques et mathématiques qui a fait taire tout le monde. J'ai

ri, et c'est là que ton regard m'a percuté pour la première fois. J'ai senti mon ventre se contracter et changer de proportions, comme ces espaces multidimensionnels que tu venais de décrire. On fumait encore à l'époque. Dès que je t'ai vue sortir sur le balcon, j'ai sauté sur l'occasion, t'ai suivie, me suis lancé corps et âme dans cette soirée qui a révolutionné ma vie. Jusqu'au petit matin, on a discuté. Toi d'abord peu, puis de plus en plus. Et chaque mot que tu formulais était une pièce magique qui réarrangeait les lignes de mon paysage. Tu m'as parlé de physique avec tant de passion qu'en te quittant, j'étais presque sûr de culbuter ma carrière d'avocat pour te suivre parmi les astres et les particules élémentaires. Cette nuit-là, j'ai compris que le monde pouvait être magnifique. Qu'à force de curiosité, la matière monotone du quotidien pouvait se sublimer en un merveilleux tissu multiforme, toujours changeant, et qu'une vie ne suffisait pas à s'en repaître. Sam, tu m'as ouvert la porte sur un univers unique, palpitant, que je ne pourrais imaginer explorer qu'en présence de ton esprit délicieusement incisif, superbement curieux, magnifiquement aimable et dont je suis définitivement et irrémédiablement épris.

Quand Marc acheva la lecture de ses vœux, l'audience applaudit à tout rompre. Sam sentait son cœur battre dans chaque parcelle de son corps. Elle aurait préféré une petite cérémonie avec deux ou trois amis. Que Marc et elle échangent leurs vœux en toute intimité. Elle ne connaissait pas les trois quarts des sourires qui l'aveuglaient et pourtant, dans quelques secondes, elle allait devoir déverser le contenu de son âme aux pieds de tous les convives.

Marc perçut son trouble. Il accrocha son regard, lui sourit et murmura :

« Il n'y a que nous deux, Sami. Oublie les autres. Que toi et moi ».

Elle prit son courage à deux mains, inspira longuement, et commença. Elle lui dit d'abord, presque en chuchotant, puis avec plus de force, lui dit qu'elle l'aimait qu'il était son roc au milieu de la tempête ou la lueur du phare qui redonne foi à l'espoir. Elle voulut évoquer des souvenirs mais s'emmêla les pinceaux, vit les yeux posés sur elle, des regards quémandeurs, voraces, qui s'attendaient à mieux, à plus d'exorbitant, de romantique, à plus de gratitude de la part de cette femme timide, grêle, qui sentait le rouge lui monter au visage et la vie lui tomber des mains. Elle se concentra, ressentit le sol ferme sous ses pieds, la matière granuleuse du papier entre ses mains. Elle poursuivit.

Elle se réjouissait de leur vie en commun, du partage, de l'entraide, mais aussi de l'aventure, des voyages. Des enfants, ajouta-t-elle plus bas. Elle continua avec une impression grandissante de mensonge, de s'enterrer dans la vie d'une autre, d'attraper le mauvais train. Quand enfin elle posa le point de sa dernière phrase, de nouveaux applaudissements retentirent, des éclats de voix, de rire, de joie. Marc l'embrassa, les larmes aux yeux. Elle se retint de toutes ses forces de se cloisonner dans son esprit, de s'entourer de la présence rassurante de ses formules mathématiques, de ses abstractions salvatrices qui en un clin d'œil avaient le pouvoir d'effacer les dangers de son environnement. Elle s'efforça de vivre le moment présent, de sourire, d'être belle dans sa robe blanche, son diadème, son nouveau rôle d'épouse. Marc était là, c'était tout ce qui comptait. Marc qui voulait partager sa vie, qui s'intéressait à ses idées, à ses ambitions, Marc qui voulait des enfants.

Plus tard, ils coupèrent le gâteau, dansèrent, s'embrassèrent. Ils discutèrent avec leurs convives, acceptèrent mille congratulations et cadeaux. Puis, dans la solitude retrouvée de leur chambre d'hôtel, ils firent l'amour et Sam eut enfin le sentiment d'être au bon endroit, au bon moment. Ce fut à cet instant précis, pour elle, qu'ils joignirent leurs vies. Pas sur la pelouse émeraude, sous l'œil inquisiteur des invités, ni sur la piste de danse où une valse les avait fait virevolter sous un ciel percé d'étoiles, mais là, dans l'intimité des draps et de leurs corps nus, de leurs esprits emmêlés.

Leur lune de miel les emporta parmi les couleurs chatoyantes du Brésil, le long de rivières où fusaient des dauphins roses, à travers des jungles où louvoyaient des serpents étincelants et de minuscules grenouilles. Sam n'avait jamais voyagé autant en dehors de sa propre tête. Elle découvrit un monde vivant, croustillant, empreint de mille mystères qu'une vie entière ne saurait élucider. Et Marc à ses côtés était somptueux, généreux, drôle, rassurant, nouveau. Elle-même se sentait différente, comme régénérée, à travers toutes ces couleurs et expériences. Pour la première fois dans sa vie, les mathématiques et la physique n'étaient pas tout. Pour la première fois, elle envisagea d'autres possibilités de bonheur et d'absolution. Marc et pourquoi pas, des enfants ?

– 2.

— Enceinte ?

— Enceinte.

— Mais comment, tu es sûre ? Tu n'as pas eu tes règles ?

— J'ai fait un test... et puis une écho.

— Mais, sans rien me dire ? Sam... pourquoi ?

— J'avais peur. Marc, c'est pas juste un bébé.

— Comment ?

— C'est des jumeaux... ou des jumelles.

— Quoi ?!

— Oui, il y avait deux poches, deux embryons, sur l'échographie.

— Mais incroyable ! Ha, mais quelle merveilleuse nouvelle !

— ...

— Tu n'es pas convaincue ?

— Ça demandera beaucoup d'énergie et de temps. Comment on va faire avec le travail et deux bébés ?

— Tu auras ton congé mat, et puis on les mettra à la crèche ou on trouvera une maman de jour, ça ne changera rien.

— Un congé mat ? Tu m'imagines quatre mois sans travailler ?

— Tu n'en auras sûrement pas l'envie ma chérie. Pas au début en tout cas.

— ...

— Sam, je perçois le doute dans tes yeux. Je te jure que je ferai tout pour alléger la grossesse, pour te permettre de mieux te reposer, et de travailler autant que possible. Mais si on veut ces bébés Sam, et on les veut (des jumeaux, j'en reviens toujours pas !) On n'a pas mille solutions. On fera notre possible pour équilibrer les tâches, d'accord ?

— ...



— Tu m'avais promis ! Je n'en peux plus, je n'ai plus la force, elles pleurent, elles ont faim, il faut les changer, elles ne dorment pas, tu es absent, toujours absent quand tu rentres du travail quand tu te lèves et moi je n'ai plus l'envie, plus la force, je ne dors pas, je les nourris mais elles pleurent en continu, quand elles dorment je m'écroule je n'ai pas le temps de formuler ne serait-ce qu'une idée originale, je recycle des vieux trucs déjà mille fois remâchés, les autres publient, ils rédigent, pensent et publient, moi je reste mille kilomètres à la traîne. Tu m'avais promis du temps, promis de l'aide, mais je me retrouve seule à allaiter, nettoyer, laver, cajoler, aimer, je n'en peux plus.

— Allo Marc ? Oui, écoute, je ne vais pas pouvoir venir au spectacle des filles ce soir, il faut absolument que je soumette cet article avant minuit.

— Allo Marc ? Comment elles vont ? Elles mangent bien ? Oui, tout se déroule bien, je présente demain, les gens du congrès sont sympas et intéressés. Vous me manquez aussi.

— Allo ? Oui, pas de soucis, amène-les chez Natalie, c'est vraiment chouette de sa part de proposer. Encore quelques heures ici et j'ai fini. Oui, oui, mangez sans moi.

2.

Elle aura passé la cinquantaine quand sa fille Alice emménagera chez elle pour poursuivre un doctorat en psychologie à l'Université de Princeton. Elles se connaîtront mal, enchaîneront les maladresses et les silences alourdis. Alice essaiera de concilier l'image de cette femme maigre aux cheveux cendrés, aux rides prononcées, avec celle de la mère aimante qui un jour l'abandonna. Elle pensera *M'abandonna partiellement, il y avait encore les téléphones et les visites éparses au fil des ans*. Sam sera intimidée par la belle personne que sera devenue sa fille, par sa vitalité, ses grands yeux curieux et son franc-parler. Elle l'observera avec discrétion et beaucoup d'admiration. Elle se demandera comment elle, Sam, a pu créer un être pareil, aussi différent d'elle qu'un papillon l'est d'un phasme. Elle se prendra à aimer les particularités de sa fille, sa manière de prononcer les mots comme s'ils étaient des perles qu'il ne faut en aucun cas ébrécher, sa façon de s'habiller avec simplicité et élégance, son profil qui lui rappellera, par moment, douloureusement, celui de Marc, ses mains rapides sur le piano, ses yeux qui essaient de dissimuler les déchirements du passé.

Peu à peu, et malgré elle peut-être, Alice commencera à s'intéresser à la vie de sa mère. D'abord par l'extérieur, froidement, comme s'il ne s'agissait pas de sa mère. Elle l'observera travailler, le front plissé, le corps penché sur des feuilles griffonnées de symboles illisibles. Elle se rappellera avec une fierté refoulée que Sam pourrait devenir la première personne à se voir attribuer et la médaille Fields et le prix Nobel. Se

demandera si cela en aura valu la peine, pour sa mère. Tant de solitude en échange du Saint Graal scientifique. Elle éprouvera, par moment, une intense pitié pour la silhouette frêle de Sam, ses demi-sourires, sa timidité. Elle devrait être arrogante après tant de succès, féroce, vorace. Alors pourquoi cette modestie, comme si vraiment elle n'avait fait que son devoir, le seul qu'elle était capable d'accomplir ?

Sam se sentira perdue et, simultanément, en pleine renaissance. Elle auscultera ses décisions passées, se demandera s'il aurait pu en être autrement. Sa fille est une merveille, le plus bel accomplissement de sa vie, une vie passée à distance, obsédée par les détails d'un univers impassible. Un univers fascinant, se reprendra-t-elle, mais qui restera, jusqu'à la fin, sourd à ses appels, ses supplications. Sa fille, elle, sera là, était là, vivante, frétilante, et de moins en moins indifférente. Faut-il que ce soit l'un ou l'autre ? Ne peut-elle réunir ce qui la retient sur Terre aux merveilles de l'univers ? Ne peut-elle mettre un terme définitif à son acte d'amputation et accepter la multiplicité de l'amour, sa multi-dimensionnalité ?

0.

Des membranes qui frémissent.

Une symphonie céleste.

L'énergie.

La matière.

Son mariage terminé.

Incendié.

Ses pensées lui échappent, empruntent malgré elle des chemins qu'elle aimerait ignorer. Natalie. Amoureux. Princeton. Hors de question. Quels choix lui restent-ils ? Rester, esclave d'un malheur qui la réduira en poussière ou partir, se dépêtrer de cette vie trop compliquée, exigeante, s'en défaire pour se lancer corps et âme dans sa passion, son travail, l'unique élément de sa vie qui ne l'a jamais trahie ?

Rester par amour et souffrir. Partir pour survivre mais souffrir quand même.

Sam ne sait pas, ne sait plus.

Dehors, les dernières lueurs du ciel se sont éteintes. Ne subsistent que les immeubles froids, les arbres immobiles.

Sam ne les regarde pas, elle s'est assoupie.





# RETOUR À MADRID

*Nicolas Héribert*

— Pourquoi tu me parles pas ? demande la jeune femme. Pourquoi tu veux pas me parler ?

Le jeune homme se tient debout, les paumes appuyées le long du mur. Une bouteille de bière est posée sur l'étagère, à hauteur de son torse. Son regard est blanc et cotonneux, il a le visage tourné vers la fenêtre qui donne sur le parc. Depuis une heure déjà, il retient ses larmes.

— Deux ans, ce n'est pas grand-chose dans une vie, dit-elle, et on pourra s'appeler tous les jours jusqu'à ce que je revienne.

— Tu ne comprends pas.

— Alors explique-moi, dit-elle. J'aimerais comprendre, mais pour ça, il faut que tu me parles.

— Je ne veux pas t'appeler, dit-il, ça ne rime à rien de t'appeler tous les jours si tu n'es pas avec moi. Je veux que tu restes ici et que t'abandonnes ce voyage, c'est tout.

— Mais tu sais bien que c'est impossible, tout est déjà prêt.

Elle se penche vers lui, comme l'on se pencherait vers un enfant malade.

— Écoute, je t'ai promis que je reviendrai. Et quand je reviendrai, ma carrière sera lancée et j'aurai plus d'argent que j'en ai jamais eu... Tout est foutu ici.

Il prend la bouteille et boit une gorgée.

— Je m'en fiche totalement.

— C'est égoïste, je pensais que tu comprendrais.

— Mais toi tu ne seras pas toute seule.

Elle le regarde droit dans les yeux. Il y a un silence.

— Ce qui me rend triste, dit-elle, c'est que ça aurait pu se finir autrement.

L'avion survolait Ségovie. Il fit une embardée au-dessus de l'Escorial et le paysage s'aplanit. À sa droite, en relief sur le bleu scintillant du ciel, une colonne de nuages gris barrait l'horizon.

Il descendit de l'avion puis, traînant sa maigre valise, remonta le couloir jusqu'à la douane où il se mêla à la foule. Dans le hall, ne sachant où aller, il considéra un moment le plan lumineux de l'aéroport. Ah ! Il s'en souvenait maintenant : il lui fallait prendre le métro 8 en direction de Nuevos Ministerios, puis changer pour Sanz de Baranda. Il longea les stands alimentaires, se laissant porter par le trottoir roulant, contourna les magasins de souvenirs où une masse de touristes s'agglutinait, puis descendit la suite d'escalators qui menait au sous-sol.

Le métro était là lorsqu'il atteignit le quai.

C'était une matinée de mai. L'air était brûlant et le vent de la Sierra se brisait sur les buildings. À la sortie du métro, il acheta un paquet de cigarettes, puis rebroussa chemin en direction de l'hôtel. Comme il marchait le long du boulevard, le grondement sourd d'un orage lui parvenait par bribes et, au-delà de la ville, il voyait la lumière palpiter vers l'ouest, et les reflets pâles des éclairs se projeter dans les vitres.

Il était maintenant sur une grande place de pavés rouges, baignée de soleil. Il y avait des enfants qui barbotaient dans les fontaines et des hommes en costume noir qui tiraient les auvents

au-dessus des cafés. Il traversa la grande place et entra dans l'hôtel.

— Hóla, dit-il.

— Bonjour Monsieur, dit le réceptionniste.

Il lui montra l'écran de son portable.

— Je suis en avance, expliqua-t-il. Prenez ma valise, je reviendrai ce soir.

— Bien. N'oubliez pas de sonner si vous rentrez tard dans la nuit.

L'homme opina du chef.

— Savez-vous si le parc est encore ouvert ?

— Le parc va fermer, répondit-il. Un orage approche, vous feriez mieux de le visiter demain.

— Combien de temps il me reste ?

— Environ une heure, j'imagine.

Le réceptionniste se pencha et considéra le ciel par la baie vitrée.

— Je ne vois pas bien les éclairs de là où je suis.

*Bon*, se dit l'homme à lui-même, *c'est suffisant*.

Le réserviste fit le tour du comptoir, étiqueta la valise puis la fit rouler jusqu'à la consigne. Il portait un gilet trop large et suait dans la nuque.

— Mañana, vous feriez mieux, dit-il, au moment où il s'en allait.

— Au revoir.

— Au revoir, Monsieur.

Dehors, en allumant une cigarette, il se demanda si c'était une bonne idée de retourner au

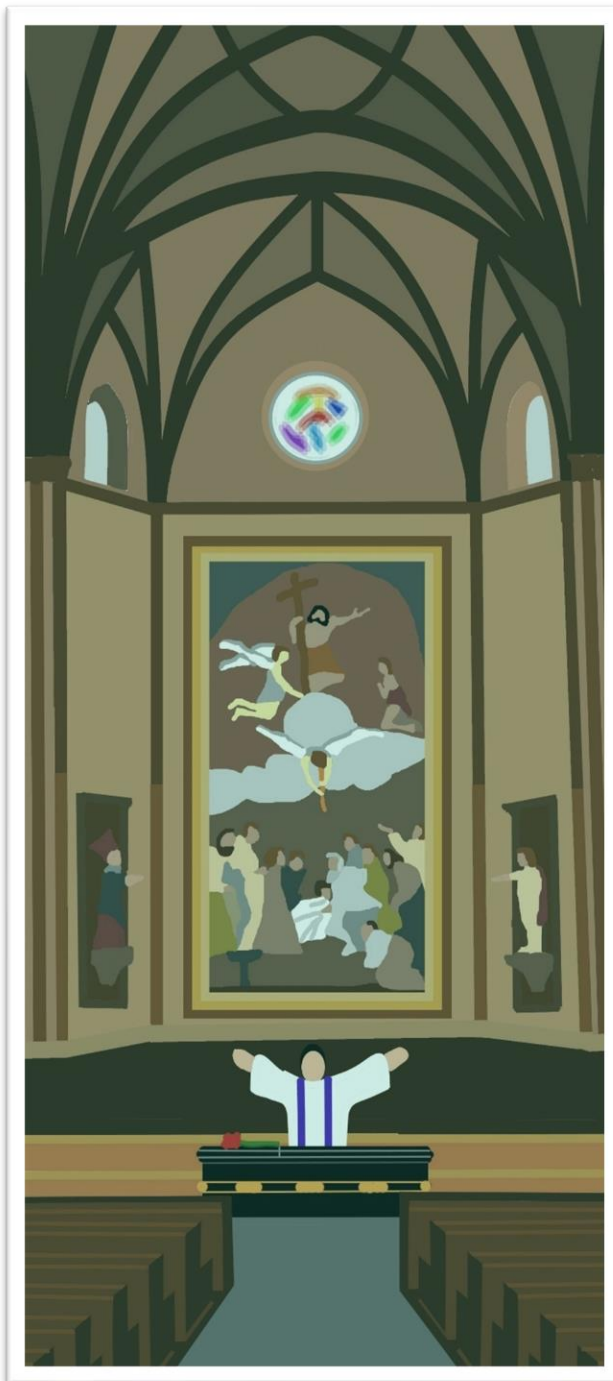
parc. Il se demanda si cela ne constituait pas une sorte de perversion, ce besoin de retourner sur les lieux du désastre. Peut-être le regretterait-il, comme il avait toujours regretté les choses qu'il avait faites par pulsion. Sur le trottoir, il sentait, par alternance, l'odeur lointaine de la pluie et celle des ordures que la chaleur décomposait.

Mais le temps avait passé et sa curiosité était trop profonde.

La porte par où il était entré ne donnait pas sur le parc, mais sur un jardin public, plus calme. Rien n'avait changé, si bien que tout lui apparaissait aussi clairement qu'autrefois ; il y avait les deux fontaines en dalles blanches, séparées par une haie de cyprès, où il venait lire tout contre, à l'automne ; il y avait cette même brise fraîche qui soufflait du Prado, il y avait cette rangée de pins, le long du sentier, et le bruit du vent dans les pins, et une odeur d'agrumes dans le vent.

Longtemps, il avait rêvé, pendant ces longues nuits d'abattement, qu'il revenait seul marcher sur cette terre. Et combien de fois il s'était fait surprendre par la netteté de ses visions ; bafoué, dupé, escroqué, par simple

faiblesse ou déni, de sorte que, pendant ces nuits même, il avait souvent cru au miracle. Combien de fois encore il s'était éveillé, épuisé, le corps nu, secoué de tremblements. Parfois il en souffrait et, plongé dans les ténèbres de la chambre, il s'agenouillait, haletant, au pied de son lit, implorant Dieu de lui épargner cela. D'autre fois, il s'abandonnait tout entier à ces nuits quand, dans les périodes somptueuses, il la retrouvait des mois durant dans son sommeil. Mais cela n'avait duré qu'un temps. Il se réfugia sous les coursives, aux lourds piliers de



marbre où, dans ses plus beaux rêves, elle lui était apparue. Là, il fit une pause. De la paume de sa main droite, il se caressa le front, mouillé de sueur. En fait, il avait tant rêvé de cet endroit que,

sans elle, il lui apparaissait comme un monde imaginaire. Et quand, pour finir, il se retourna et regarda derrière lui, ce n'était qu'une friche de courbes jaunes et grises, d'entassements occultes, impénétrables, de sentiers effondrés qui ne menaient plus nulle part. Et il pensa : voir la terre promise, et vomir.

Mais il continuait, car le parc n'était pas sa destination. Il savait où d'autres, avant lui, avaient trouvé leur salut.

Il pleuvait, à présent. Une odeur de chien mouillé parcourait la brise. Il s'assit à la table d'un café qui bordait l'église, commanda un vermouth, puis un deuxième. Des colonnes d'ombres glissaient devant lui, des ombres filantes d'hommes et de femmes balayées par le vent, des ombres gracieuses et pesantes sous l'auréole des parapluies. Tête courte, tête dénudée, long cou, barbe, sans barbe, cheveux noirs, cheveux gris. Derrière les reflets bruns de son vermouth, il les voyait glisser le long de l'avenue, courir comme des spectres sur la pierre jaune des monuments. Nulle part il ne trouverait la paix, hors l'église immuable, jeune, éternellement jeune. Il alluma une cigarette et leva les yeux. Il regardait le ciel – ce ciel gris couleur de cendre où, pendant cinq ans, il avait cloué son idole. Peut-être l'avait-elle regretté. Peut-être même avait-elle eu pitié de lui. Il le saurait bientôt. Il traversa la rue. Quelque part, des murmures l'accompagnaient : « Si jeune, si jolie... ». Devant, on entendait les plaintes de ceux déjà à l'intérieur.

Adossé au bénitier, il resta un moment immobile, le regard voguant au-dessus des nuques, vers l'autel. Le long des chapelles bordées de porte-cierges, des étincelles de cuivre, une forte odeur de Cologne, d'encens brûlé, de vieux costumes ressortis des placards. Il toussa.

Ses yeux le démangeaient. Le grondement des voix cavalaient contre les murs comme des sabots sur les pavés. Il s'engagea sous la nef, exalté, dans l'ivresse des retrouvailles. La longue enfilade d'arcades et de piliers conduisait son regard vers l'estrade où, en toge blanche de cérémonie, la gravité du prêtre le surplombait.

Sur le banc de l'église, il sortit de sa poche la page arrachée d'un missel. Il se concentra un moment sur le texte, puis ferma les yeux. S'il ferme les yeux, la prière le prendra. Les voix rebondissaient sous le dôme, bourdonnaient aux oreilles comme une nuée d'insectes. Il s'appliqua davantage, éperdu, comme un homme qui, à bout de souffle, s'efforce de fuir le monstre de son cauchemar. La pluie battait contre la porte. Les vitraux s'embrasaient, çà et là, dans le hasard d'une éclaircie. Il priait. Il priait comme un affamé, gauchement, jusqu'au moment où il cessa. De l'assemblée de chemises noires, robes noires, cols fermés, épaules couvertes, les sanglots s'élevaient plus vifs, plus vifs...

Venga a nosotros, Padre nuestro, Hagase tu voluntad, Padre nuestro...

Il entrouvrit ses lèvres, mais les paroles lui restaient en travers de la gorge. Brusquement, il se sentit trahi et désarmé : il venait de comprendre qu'il faisait partie de cette catégorie d'hommes qui avait perdu la foi. C'était un fait. Il venait de comprendre que cela ne changerait pas, plus jamais, qu'il devrait consentir aux lois d'un autre univers. Dieu, pourtant, était son seul recours. Il le savait. Cependant, il s'acharnait et, dans les grands rouleaux du désespoir, il brûlait de la sentir, de lui parler ; mais toute tentative était vaine et se brisait sur sa pensée. Il était seul. Autour de lui, hommes et femmes continuaient leurs infatigables louanges.

Il se leva, silencieux. Il redescendit l'allée sombre et poussa la grande porte.

Il retrouvait la nuit chaude de l'Espagne, il glissait dans l'épaisseur de cette nuit. Son amertume était si forte qu'il en avait la nausée ; secoue-toi, mon vieux, se dit-il. Tant pis pour ces fables, elles ne t'apporteront rien. Il pensait à la jeune femme. Il aurait voulu qu'elle s'en aille de lui, à présent, de tout son corps, de son esprit, autrement que par la seule force de sa volonté, mais aussi simplement que l'on retire une écharde avec une pince.

Le temps qu'il se décide enfin à rejoindre la foule, les porteurs descendaient les marches, sur le flanc de l'église. Le fond de l'air était plein d'échos lointains, de gémissements douloureux. À la surface du sol, une brume ondulait lentement entre les robes et les pantalons.

« À quoi tu t'attendais ? », dit-il tout haut. On n'échappe pas au monde en fermant les yeux. Voilà. Il se trouvait maintenant dans la froide réalité des choses, stupide et interdit, et lorsque par mégarde – par mégarde, seulement, pensait-il – dans les violents remous de la foule, il s'était approché d'elle, si tant est que ce soit elle, la même, qu'il eût un jour étreint, imaginant son visage à hauteur de ses yeux, il mesurait, avec découragement, à quel degré d'impuissance sa raison le condamnait.

On abaissa le coffre sur le cercueil, zébré de pluie. Toute la place s'était figée comme une peinture. Le corbillard démarra avec lenteur sur les pavés ; il quittait Madrid pour un village de Castille.

Il est ivre, allongé dans son lit. Dehors, le jour se lève. Les rideaux de dentelle découpent la chambre en ombres chinoises.

— Tu m'oublieras pas ? demande la jeune femme, en fermant son sac.

— Je ne sais pas, dit-il.

— Il ne faut pas que tu m'oublies. Moi, je serai toujours quelque part avec toi, quoi qu'il arrive.

Elle se dirige vers la porte, puis se ravise et fait un pas vers lui.

— S'il te plaît, dis-moi que tu m'oublieras pas.

— Je crois que je te haïrai, dit-il. Ça oui, certainement.

— C'est faux... Tu ne le penses pas.

— Quand je bois, je dis que la vérité.

La jeune femme le regarde, la gorge nouée. Le soleil s'est levé au-dessus de Madrid.

— Si c'est pour dire des trucs comme ça, c'est vraiment pas la peine.

D'un geste, elle se retourne, ouvre la porte, jette son sac sur ses épaules, le soleil dans les yeux.

Il s'effondre en larmes quand elle sort.



# DE NUAGE ET D'EAU

*Beglous*

« *La rupture avec la société est une bascule dans un autre monde. Comment s'est-elle produite ? Comment a-t-elle eu lieu ? Nul ne s'en souvient.*

*C'est comme une autre naissance... »*

(cité dans *Au bord du monde*, Drexel, 2013)

## 1

Je voudrais écrire l'histoire d'un homme que j'ai entraperçu par la fenêtre d'un autobus ; mais je n'y arrive pas.

Les mots n'accrochent pas au papier. Ils me viennent par bourrasques au cours d'une promenade, me guettent lorsque je sommeille,

mais sur le papier, décidément, l'histoire de cet homme m'échappe.

C'est toujours les mêmes mots qui reviennent, des mots de négation en impasse à la narration :

l'homme n'a pas de toit,

pas de nom,

n'a pas d'espace-temps,

ne parle pas aux autres.

Certes, il y a bien les rats.

Mais il n'y avait pas de rat lorsque j'ai aperçu cet homme depuis l'autobus, l'autre jour. Ils sortent de terre seulement la nuit et l'homme se confie alors à eux, il leur dit : (...)

Et voilà, ça recommence, les mots me manquent, ou plutôt les mots se jouent de moi, je



pense avoir saisi, avoir compris, tenir le brin d'un fil, mais je les entends qui résonnent, ils se répercutent de mur en mur, de toit en toit, dans ma cité d'esprit et ils s'enfilent par brèches, au creux de voies d'accès fermées ; ils s'engouffrent plus bas que terre ou bien se réfugient dans une intimité calfeutrée. Les mots de l'homme s'éclipsent, je les entends puis les oublie, instantanément. Je ne peux les répéter.

Est-ce parce que j'écris de jour alors que l'homme parle de nuit ? Est-ce que le jour enferme ce que la nuit ouvre ? Dois-je, pour évoquer l'homme, m'inverser pour un temps, me soustraire de la masse diurne et dans l'obscurité, chuchoter les mots de l'aperçu, de cet homme supposé, vivant au seuil d'une résidence, de ce « sans-abri », le dois-je ?

## 2

Par la fenêtre de l'autobus, j'ai aperçu un sans-abri et j'ai pensé qu'après tant d'années à vivre dehors, sans pouvoir se sentir à l'intérieur, sans être contenu par quelque chose d'isolant, à être constamment exposé au regard d'autrui, oui, après tant d'années ainsi, je me suis demandée ce que pouvait devenir l'esprit d'un tel homme, l'esprit d'un homme dont le corps n'a plus de refuge ; cet esprit, où peut-il se replier ?

Déjà, j'en dis trop, car les mots entrent en résistance.

Ils sont malins, me font prendre des chemins auparavant empruntés, je perds alors de vue l'homme vrai posé au milieu de ses affaires, comme une chose parmi d'autres. Je m'accroche

pourtant à cette image afin de garder vivace en moi l'homme avec son regard morne, cette chose défaite de terre, ancrée nulle part, ce naufrage.

## 3

Je me suis finalement résignée à ne rien écrire du tout, puisque dans mon insistance, je n'arrive à rien. C'est sans compter l'habileté du monde pour nous mener comme il l'entend à quelques finalités décidées en notre absence.

Je me rends à la bibliothèque de quartier. J'y flâne un moment jusqu'à ce que mon regard intercepte le titre d'un livre en présentoir : « ce qui ne peut se dire ». Je m'en saisis, m'installe à une table, puis sans même l'ouvrir, j'entame mon récit de l'homme qui ne peut s'écrire jusqu'à ce que la bibliothèque sonne l'heure de fermeture. Je me détache alors à regret du papier, rentre chez moi, je pèle quelques patates avec en filigrane, la vision de l'homme sur son muret.

## 4

C'est dimanche, la bibliothèque est fermée.

Dans la nuit, je me suis faite à l'idée que l'homme sans toit ne peut s'écrire depuis chez soi, il me faut moi-même un peu m'exposer. Je sors et m'installe sur un banc, aux abords de la forêt, à l'aplomb d'une mare.

C'est un lieu qui m'est familier pour y avoir noyé mon poisson.

J'avais dix ans passés et le poisson était increvable tout en ayant fini par vieillir. Un jour, je me résignai à le libérer d'une vie emmurée. Je l'introduisis à la mare depuis un sac plastique rempli d'eau qui le contenait ; mare qui était, proportionnellement, ce qu'est à l'aquarium une métropole entière pour un petit studio, ou encore l'immensité de l'espace pour un habitant de la Terre. La mare comme positivité nette que l'on appelle plus communément la mort.

Je vis une forme rouge orangé se contorsionner une dernière fois avant d'être absorbée par l'opacité terreuse du bassin. Un adieu qui sonna comme un meurtre même si, à l'époque, je me considérais plutôt comme une libératrice – sans doute est-ce la pensée reconfortante de beaucoup.

Je suis à cette même place, je revois très exactement l'endroit de sa disparition.

L'homme.

Silence de recueillement propre au souvenir.

Enfin, les mots se contorsionnent, agités de spasmes, et je suis dans la mare. J'en remue le fond à la recherche d'un oubli quelconque qui glisse entre mes mains, petit poisson, si seulement je pouvais l'attraper mon histoire serait sentée, mais hors de l'eau, mes mains ne contiennent plus que de la boue.

Maintes fois, j'ai pensé à la tournure que pourrait prendre cet écrit et, ces multiples façons se sont imprimées sur du vent.

Désireuse de faire vivre à l'homme des aventures, de le faire venir de l'univers tel un exilé du temps et de l'espace, de le rendre

passablement fou tout en lui dégotant un maître encore plus fou, de le violenter parfois et bien sûr, pour finir, d'arriver à le faire parler... mais à quoi bon raconter ce qui ne le concerne pas, ce qui n'est que divagations issues du besoin de combler le vide que son image a laissé en moi, son empreinte, spectrale.

Cet homme, me suis-je dit depuis la fenêtre de l'autobus, son esprit n'habite plus sa tête mais est monté au ciel. C'est un instantané, à l'instar de mon poisson rouge dont on m'avait affirmé, à l'époque, que sa conscience se renouvelait toutes les trois secondes. J'avais alors estimé que cela correspondait très exactement à son espérance de vie en liberté, dans la mare, sachant que celle-ci était colonisée par des tortues californiennes carnivores et particulièrement voraces, tortues que des gens, exténués par tant d'appétit, relâchaient, eux aussi, dans la nature. Ainsi en avais-je déduit que mon poisson mourrait le temps d'un cycle de conscience, c'est-à-dire en pensant avoir toujours vécu dans la mare.

Si cet homme est sur son bout de muret comme dans un aquarium, alors il est au ciel comme dans cette mare, libre, mais dévoré.

## 5

Atablée à un café, je me fais comme une promesse : je ne cesserai pas d'écrire avant d'avoir atteint le muret où attend l'homme, aux portes de la résidence BeauSoleil, résidence qui porte mal son nom depuis qu'elle est grignotée par l'ombre permanente que projettent deux gros HLM.

J'entends l'enfant qui pleure dans sa poussette. Je vois sa mère lui mettre dans les mains un téléphone mobile. Je me dis que c'est comme une promesse de quiétude pour elle et c'est ainsi qu'il se tait, manœuvre avec habileté l'engin, bâille intensément à deux reprises, puis sourit. Enfin, son regard se rétrécit, s'éteint presque, et il s'enfonce dans l'écran.

(Silence)

Les pleurs ont disparu et avec eux, la parole de l'enfant. Ses yeux renvoient en miroir la luminosité de l'appareil comme si le monde s'inversait en cet instant, comme si c'était l'écran qui regardait l'être. Je ne sais alors plus qui agit et qui est agi. J'ai regardé l'homme depuis la fenêtre de l'autobus et c'est bien moi qui l'ai vu mais lui qui m'a agi. Il a déposé en moi de l'indicible et je n'ai rien fait d'autre que ceci, une petite trace telle une miette, petit caillou pour figurer l'irrecevable.

(Silence)

Des gens s'installent à côté et craquent de par leur conversation exubérante ma nappe vernie de silence et d'images muettes. Il en va sans doute ainsi pour celui qui n'a plus de mur pour l'isoler du monde : il est constamment exposé à la présence, à l'agitation, aux peines et aux joies d'autrui. L'esprit d'un tel être, pour rester intact, s'accroche certainement à un brin d'identité, cherche à s'étendre, à repousser certaines limites de viabilité pour trouver ailleurs le silence nécessaire à toute vie.

(Silence)

L'homme que j'ai vu avait émigré en pensées, loin derrière soi, comme déraciné, arraché à toute matérialité. Corps inerte, lesté, d'où son esprit tel un ballon de baudruche serait

rattaché par un fil et flotterait dans le ciel. Des gens seraient là pour tirer le fil, faire des nœuds, le raccorder un peu plus près à la masse déposée sur le trottoir. Tandis que d'autres viendraient avec une paire de ciseaux et dans le flot du monde qui roule incessant, dans cette promesse d'anonymat, ils trancheraient le fil, faisant disparaître sa tête dans l'atmosphère et vouant son corps devenu poids mort à être enterré.

J'angoisse à me dire que sa vie dehors ne tient qu'à un fil.

## 6

Il y a ce conte auquel je pense parfois.

C'est un petit sapin qui se languit d'être emporté par l'humain depuis qu'il voit certains des siens emmenés au début de chaque hiver. Lui aussi il veut partir. Il est un jour exaucé, désigné, tronçonné, puis embarqué dans une fourgonnette. Il se retrouve paré de lumières, de bijoux, égayé de couleurs vives et de rires d'enfants. Toute cette agitation le préserve d'un ressac intérieur, d'une vague sombre et monstrueuse qui s'écrase avec régularité, une force mélancolique issue du déracinement et qui s'évertue à le rejoindre.

Puis un jour, les lumières s'éteignent. Il est dépouillé de ses parures et relégué au grenier. Ce sont les rats du grenier qui lui apprennent le sort réservé à ses prédécesseurs : il sera jeté au feu. C'est ainsi que ses cendres s'éparpillèrent dans le ciel, refluant l'appel impérieux.

L'homme assis là-bas est dans son grenier d'esprit où les rats se font l'écho de quelques vérités sur le monde et ses illusions. Il leur

raconte son histoire, sa terre sauvage et natale. Quand il se tait, c'est que les rats se terrent dès lors que le jour se lève avec son ressac quotidien de gris citadins.

L'homme aime la compagnie des rats ; durant la nuit ces rongeurs grignotent des bouts de monde et laissent derrière leur passage des trous qui seront engorgés dès le lendemain par l'agitation diurne. Les rats en œuvrant vers le vide participent du désencombrement. L'homme en est témoin. Il les voit faire et surtout, il voit des poches de monde retournées. Il voit à l'intérieur.

Le sapin venu de l'extérieur a été emmené à l'intérieur et il a vu avec quelle voracité les lueurs du feu réchauffaient la pièce et animaient les êtres. L'homme venu de l'intérieur a été déporté à l'extérieur et il a vu son corps jeté et ballotté, le vide en soi s'installer comme une maison que l'on déménage, les meubles posés dehors sous l'averse, le papier peint jaunir d'humidité, la poussière se déposer en voile opaque sur ses yeux. La rupture est inscrite en eux. La rupture a fait d'eux des matières mortes, en déperdition, des cendres dans le ciel ou des paquets au sol, la rupture les a consignés au fond de ces trous que creusent les rats, ces trous que chaque jour la marche du monde s'applique à reboucher.

Demain, je pars à la rencontre de l'homme.

Avant que le trou ne soit définitivement bouché.

Avant qu'il ne soit tout à fait enterré.

## 7

Demain est aujourd'hui et le trou n'est plus.

Aux portes de BeauSoleil passe une calèche en occurrence anachronique. Garé à l'entrée, un box pour tracter un cheval. Est inscrit sur le portique du bâtiment : « EHPAD ». L'homme a disparu.

J'ai toujours su, en savoir mêlé de craintes, qu'il serait parti. Je l'ai envisagé au moment où j'ai désiré conter son histoire, histoire qui se résume de fait à son apparition subtile et à sa disparition pleine.

Il n'y a plus de lieu où se réfugier puisqu'il est parti. Il a emporté ses maigres affaires. La grille, le muret, le trottoir ont perdu sa trace. Les rats n'ont plus de conteur et celle que je suis n'a plus de vœu. Parfois les êtres sont soufflés par un vent mauvais et ils quittent leurs habits et ils lâchent leur valise, tout se déverse au sol sans un bruit tandis que s'élève au ciel une parole. On n'est plus.

J'ai entendu parler d'eux, dans un monde que je pensais oublié. Un vieil homme me raconta l'histoire de ces êtres qui vivent à la marge et qu'ils appellent là-bas êtres de nuage et d'eau. Ils vivent dans un repli imperceptible du monde.

Nous avons par chez nous d'autres mots pour évoquer l'intangible et les espaces en creux qu'il peuple, faits d'errance et de murmures.

Je veux le retrouver pourtant, où qu'il soit.  
Je m'attache au fait qu'il est, à cette vérité, cette  
évidence sans mot.

C'est ce qu'est le désir vrai : une évidence  
sans mot.

0

(ou l'épilogue heureux)

Je m'assoie seulement de l'autre côté du portail de BeauSoleil.  
De jour son esprit vagabonde, il ne peut me remarquer.  
Longuement, je reste dans l'inconfort du petit muret.  
Je vois plusieurs autobus défiler avec d'indifférents passagers aux fenêtres.  
De temps à autre, je le regarde pour savoir s'il est revenu.  
Un glissement dans ses yeux et je me tiens prête à le rejoindre.  
D'un sourire, du premier, il reste imperturbable.  
Tant d'autres puis s'engage une conversation légère.  
Il n'y a ni réponse ni question, des banalités de trottoir.  
On ne rencontre pas le monde de l'indicible avec des mots.  
Le jour décline, je me lève, la nuit paraît je le rejoins.  
Mon corps restitué par gestes les mots oubliés.  
Il évoque son appartenance aux êtres de nuage et d'eau.  
La caresse des nuages, le repli caché sous terre.  
Il n'y a pas de mot pour exprimer l'être.  
La pulsation de l'être.

Alors, nous rions.  
Nous rions en corps.

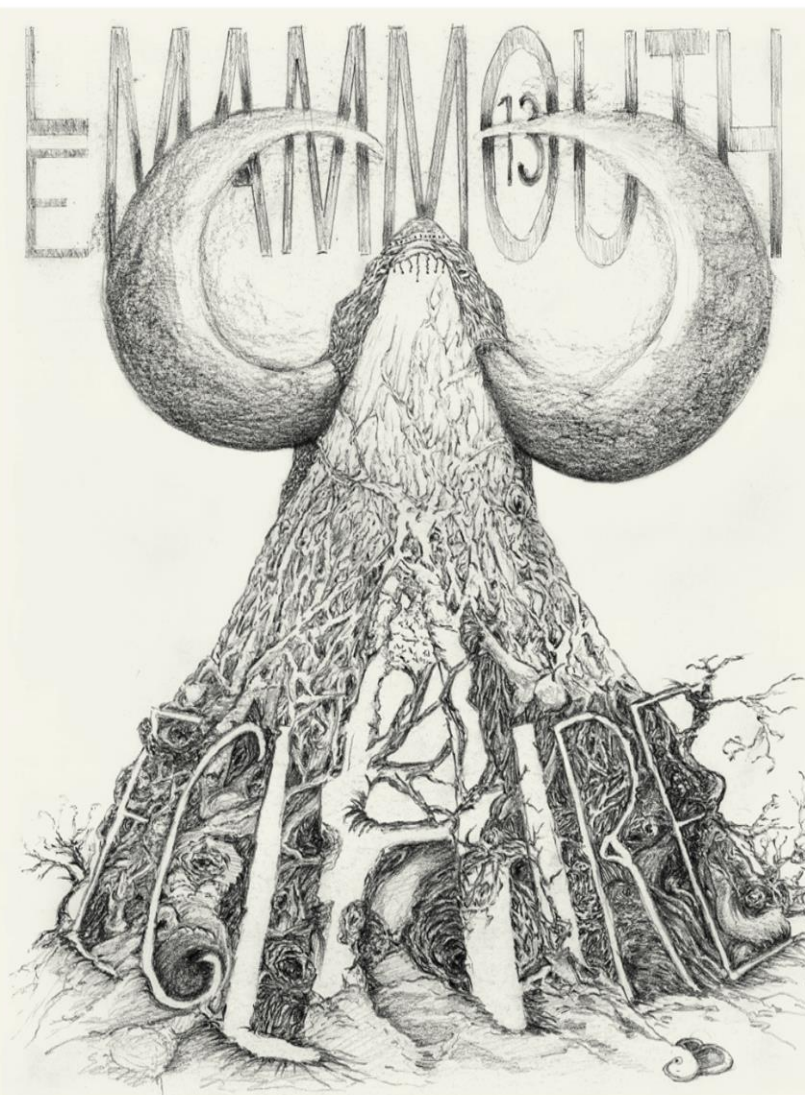


# COMME EN TERRE

## *Appel à témoignages sur le commentaire*

Commenter, être commenté.e, c'est parler d'un texte mais c'est aussi parler de soi et de son rapport à l'autre. C'est sortir de terre et prendre un peu de lumière. Dans l'ombre pourtant se tissent les œuvres, tels des bulbes qui sommeillent dans nos tanières intérieures. Le texte à l'image d'une terre qu'on a tournée et retournée, une page blanche qu'on a noircie et qui fleurit. Un texte comme-en-terre.

Voyons-nous comme des visiteurs venant arpenter ces terres d'ailleurs, nous frayant un passage dans leur arborescence, à la recherche du jardinier des mots. En chemin, les terres cultivées se muent, sauvages, et les phrasés s'enracinent en rhizomes traçants. Racontons-nous nos explorations en ces terres lettrées, ce que l'on donne et ce que l'on reçoit, ce que l'on plante et ce qui pousse.



### CENDRES

Si je lis un texte qui ne me plaît pas, je ne laisse pas de commentaire. Ça ne sert à rien de dire des choses vexantes qui sont inutiles. Surtout que je ne juge pas la qualité de l'écriture, mais celle de l'histoire.

Ce que je commente, c'est ce que j'ai compris du texte. Comment il nous raconte les choses. Est-ce qu'il y a des incohérences ou des moments qui me semblent inutiles par exemple ? Raconter l'expérience et l'émotion que j'ai eues en le découvrant.

Pour mes textes, je ne serais pas vexée si on les critiquait négativement. Si je partage un texte, c'est pour avoir un avis honnête. Si je ne suis pas prête à en lire des retours négatifs, je ne dois pas le publier. C'est à force de faire et de refaire qu'on s'améliore. De plus certains de mes textes sont très personnels. Si j'ai peur d'être mal jugée, je ne dois pas les partager dans ce cas-là. D'ailleurs, ça permet de voir les choses sous un angle différent en lisant les commentaires.

### BASIC

Récemment, sur ce forum, j'ai eu cette sensation étrange d'être dépouillé d'une certaine certitude puis rhabillé d'une autre, parce qu'un lecteur avait marqué un intérêt profond pour un texte tout en me questionnant, m'interrogeant, me poussant à le saisir véritablement, à le débarrasser des scories, comme le fondeur le fait d'un minerai.

Et puis, le commentaire celui que l'on adresse à quelqu'un. Au-delà de l'aide qu'il peut apporter à cet auteur, il y a aussi l'aide que la rédaction de ce commentaire apporte à son rédacteur. J'ai découvert mes propres tocs d'écritures, mes défauts en les soulignant chez mes camarades et surtout, en m'échinant à exprimer ce que je ressens comme approximation ou fragilité, je m'habitue à cette sorte de recul qu'il est nécessaire d'avoir sur nos propres textes.

### ANONYME

Le commentaire, je sais pas trop comment l'attendre, comment l'entendre, comment le lire et comment l'écrire. C'est vrai, quoi : c'est déjà assez dur pour moi d'avoir ma maman qui me répète tous les weekends que je suis le prochain Marcel Proust et qu'on continuera de me publier dans cinq cents ans ; bah ouais !, je suis son petit chérubin d'amour après tout, je suis forcément le plus grand, le plus beau et le plus fort. Aah, les mamans... Et là, sur ce forum qu'elle sait même pas que je me suis inscrit, on me dit « C'est bien et pas bien c'est que t'écris. Ici, c'est cool, là, ça pêche. Et puis, ça veut dire quoi c'te phrase-là ? ». Bim, bam, boum, maqué tombé ! Avec le recul, ça fait plaisir. J'ai pas l'ambition d'être le prochain Proust, donc redescendre a pas fait trop mal à l'égo, ça va. Et même mieux !, ça m'a permis de trier, de mettre de côté l'ambition d'autrui. Le commentaire sert aux vivants : vendre ou cracher sur une œuvre, expliquer ce qu'on ressent, la soumettre au prisme de notre petite vie, avec notre petit bagage, capter l'intérêt d'autrui. En soi, l'auteur, osef dans cette histoire ! Quoi que... des fois, le passif de l'auteur entre en collision avec celui du lecteur et ça influe aussi sur le commentaire que le lecteur fait de l'œuvre. Et le truc cool avec un forum d'écriture comme le Monde de l'Écriture, c'est que les gens qui commentent y mettent moins d'affect que mamounette : sérieusement, ça c'est cool ! Certains manquent parfois de tact, d'autres hésitent peut-être à dire le fond de leur pensée, mais ça permet quand même de défricher et mettre le doigt sur les boulettes dans mes histoires.

**SAMARCANDE**

J'ai longtemps pensé qu'on commentait un texte comme on regarderait les cellules d'une feuille ou d'un flocon de neige au microscope, pour en admirer l'agencement et la perfection inaccessible. C'est ce qu'on m'avait enseigné au lycée. Les textes avaient tous l'aspect de séquoias géants auxquels j'empruntais des citations avec déférence. De loin, sans oser les toucher. Sans espoir de réponse.

Sur le forum j'ai découvert les textes en germe, des textes imparfaits et plein de bonne volonté, des textes mouvants comme des joncs sous le vent. Certains auteurs les laissaient monter en graines, d'autres les taillaient sauvagement. Je participais à ces activités de jardinage, mes gants bien remontés sur les avant-bras, sans me salir les mains. L'important, pensais-je, était d'éliminer le chiendent, les répétitions et autres fautes, d'effectuer des coupes propres pour dégager la forme de l'arbre. Je nettoyais aussi mes espaces verts ; j'avais appris deux ou trois trucs, grâce aux rencontres avec d'autres paysagistes des mots. Je ne m'intéressais qu'au bourgeon, ne voyais que la fleur.

J'avais oublié que ce qui est essentiel aux plantes comme aux textes est insaisissable : l'air, la lumière, l'eau, les échanges. Tout texte prend racines bien loin, dans cet humus indistinct fait de lectures, d'expériences, de mots que les générations précédentes ont enrichi de significations et de nuances.

Depuis, quand il m'arrive de regarder dans le microscope un petit bout d'écorce de mes séquoias préférés, j'y vois l'effort du jardinier, mais aussi les petites imperfections qui les rendent si uniques. Savoir qu'eux aussi devraient parfois alléger une phrase ou modifier un adjectif m'aide à les voir pour ce qu'ils sont : des corps vivants qui continuent à allonger leurs racines pour toucher leurs lecteurs et communiquer. Tout comme les textes en devenir des jardiniers que je fréquente sur le forum.

**ALAN TREARD**

On donne à voir une part importante de soi-même lorsque l'on fait un retour de lecture. Cette possibilité d'exprimer ses ressentis offre à l'autrice ou l'auteur du texte la capacité de répondre, de donner sa propre vision des choses. C'est important pour beaucoup de pouvoir détailler, décrire, expliquer ce qu'on a voulu dire ou créer comme effet, comme impression. C'est ce qui nourrit la dimension littéraire du texte.





# JEU DES RACINES TORDUES

Écrire, parler, c'est utiliser, souvent machinalement, des mots ou des expressions qui nous viennent de loin et sur lesquels s'accumulent des siècles de poussière, des couches de sens qui ont enseveli la racine première.

Nous avons voulu jouer aux archéologues. Laissant un petit vent de folie souffler entre les pages de nos dictionnaires, nous avons réveillé de très beaux fossiles qui nous ont raconté des histoires dignes des meilleurs humoristes et poètes.

Voici une petite galerie de nos trouvailles, épinglées sur les murs du Monde de l'Écriture, avec leurs cartels loufoques.

## SE TOURNER LES POUCES – *Dot Quote*

En anthropologie, il est reconnu que cette expression, que nous utilisons pour désigner ceux qui planent un peu sans se fouler, n'est même pas d'origine humaine : il y a deux cents millions d'années, *kunpengopterus antipollicatus*, de la famille des ptérosaures, innove dans la branche biologique de l'anatomie, ce qui inspirera plus tard l'*homo feignantus*, qui copiera cette astuce de structure corporelle permettant de saisir des objets ; l'on oublie leur douloureux labeur étendu sur des générations afin de se faciliter la vie, car oui, il en a fallu des efforts d'exercices gymnastiques pour faire du premier des doigts, celui qu'aujourd'hui nous nommons 'pouce' et qui possède la particularité de ne pas être orienté comme les autres ; poétique paradoxe donc, qui assoit plutôt l'inverse exprimé par l'usage de la locution : à l'époque ce n'était pas une mince affaire, que de 'se tourner les pouces' ; la déformation inversant ce sens originel, abus du langage passé, est pourtant pertinente puisque

grâce à ce pouce opposable, nous sommes aujourd'hui en mesure de fournir bcp moins d'effort à de nombreuses tâches, et donc d'avoir le temps loisir de profiter de l'optimisation de notre travail pour ne rien foutre...

## AVION – *Dot Quote*

Acronyme de Appareil Volant Imitant l'Oiseau Naturel

## PRENDRE RACINE – *Beglous*

Il n'y pas si longtemps, les naissances humaines étaient inscrites dans l'ordre du ciel, par la bénédiction, dans l'ordre des hommes, par le patronyme, et dans l'ordre terrestre, par la racine. Il était d'usage de planter la graine d'un arbre à l'arrivée d'un nouveau-né pour signifier son inscription dans l'ordre terrestre. Si d'aventure l'enfant partait, par sa volonté ou contraint, on arrachait l'arbre. Cependant, lorsque la mort frappait, et ce à n'importe quel

âge, on coupait l'arbre. Celui qui a vécu a pris racine, celui qui déserte est déraciné.

Aujourd'hui, « prendre racine » peut revêtir une connotation négative, suggérant l'immobilisme, le fait de s'incruster quelque part ou chez quelqu'un et de ne pas se laisser déloger. C'est que l'ordre du monde a changé : la logique de cycle est devenue logique linéaire. Ainsi, pour suivre la ligne de l'accomplissement que la droite promet, il faut tracer sa route, ne pas revenir en arrière, ne pas rester sur place, il faut progresser. Prendre racine devient donc, dans cette logique moderne, le stigmate du morbide, et ainsi l'ordre du monde est inversé, faisant de celui qui s'inscrit dans l'ordre terrestre une chose morte et de celui qui s'en défait un endetté à vie.



#### **TIRER LES VERS DU NEZ – *Dot Quote***

Vient-ce d'Égypte ? Il m'a semblé y'a long, lire que leurs thanatopracteurs de l'époque utilisaient cette ouverture pour ôter des défunts les trucs périssables...

#### **AVOIR DU PLOMB DANS LA CERVELLE – *Rémi***

En 1818, le chimiste Milou Redos découvre le numéro atomique du plomb. Tout content, il en parle à son amie Cécoule Padefuite, spécialiste en tuyauterie. Le dialogue suivant nous est resté :

— C'est cool, t'as un Pb en moins !

— Oui, je suis tellement fer !

— Tu veux dire fier ?

— Oui, aussi !

— Y a pas à dire, y en a là-dedans ! dit la plombière en tapotant le crâne du scientifique.

— Qu'est-ce que tu veux, j'ai du plomb dans la cervelle !

La légende dit qu'ils allèrent s'en jeter un petit au zinc du coin.

#### **IL PLEUT DES CORDES – *Basic***

Cyrano avait essayé moult artifices pour s'élever vers l'astre des nuits. Flacons emplis de rosée matinale, vols de cygnes... Un jour, alors qu'il avait très mal à la tête des suites d'une longue soirée à la taverne de Nesles

Aie ! Nesles, ma tête est traversée de cordes  
qui montent comme les rayons de ta lampe,  
leur voyage crisse et ondule sous mes tempes,  
jusqu'à la lune, elles tractent le désordre.

C'est ainsi qu'il fit un plan ingénieux pour confier à des cygnes, encore eux, le transport de cordes jusqu'aux nues. Les valeureuses bêtes le firent. S'en vient alors une averse de cordes. Les badauds rassemblés, s'en furent en disant « Ah ! Il pleut des cordes. Peut-être, une s'en pendra ce gredin de Cyrano ! » Mais comme chacun sait, c'est une Bûche qui le tua.

**LAISSER TOMBER – Samarcande**

Originellement « laisser tombé », verlan de « Laisser béton » : expression utilisée par les maçons au début du XX<sup>ème</sup> siècle, tout d'abord synonyme de "pause forcée" due au temps de séchage du béton, puis par extension abandon volontaire du travail.

L'expression devient très populaire dans les années suivant la deuxième guerre mondiale, lors de la reconstruction et gagne rapidement toutes les couches sociales.

Gaston du Borné en 1965 publie le très célèbre *Laisse tomber les tombes du passé*, vainqueur du prix Goncourt en 1966.

L'auteur s'est longtemps défendu d'avoir estropié l'orthographe de « tombé », accusant son éditeur d'une erreur typographique dans le titre, mais devant le succès du roman, l'expression « laisse tomber » prend le pas sur « laisse tombé ».

L'Académie Française s'incline en 1982 et admet dans le dictionnaire le verbe « tomber » comme synonyme d'abandonner et, par extension, s'abandonner, choir.

Dans son autobiographie, *Moi, Mon Œuvre, Ma Vie*, 1989, aux éditions des Furibarges, Gaston se vantera d'avoir inventé un des verbes les plus utilisés de la langue française.

**AVOIR LES PATTES PALMEES – Choumi**

— Bonjour Gustave, s'exclame Juliette Coincoin, belle oie blanche aux hanches rebondies, locataire d'un bout de berge sur la rivière Marne.

— Avé Juliette, lui répond Gustave le géniteur un peu macho de sa couvée non désirée.

— Dis voir Gustave, tu portes bien ta Syndactylie en ce moment ?

— Hein !

— Te fâches pas, mais tu rentres juste pour te mettre les pattes sous la table. Tu vas me dire, mieux vaut les mettre sous la table que dans l'plat, mais quand même.

— Hein !

— Bé oui pour être clair, t'en branles pas une. Rien de rien, pas même une brindille pour refaire le nid. Tu pourrais glander un minimum.

**BOSSER !!!** Il n'en fallait pas plus pour que Gustave, victime d'une peur bleue à la seule idée de gratter, prenne la poudre d'escampette et remonte la rivière à contre-courant.

Un humain qui passait par là s'en aperçut et en tira la conclusion : Il est indéniable qu'il vaut mieux avoir les pattes palmées qu'un coup dans l'aile pour fuir le boulot, si minime soit-il.

Depuis ce jour, l'expression 'les avoir palmées' est restée dans la mémoire populaire pour désigner un réfractaire à toute tâche, même utile.



# JEU DU CORTEGE

Ce jeu prend racine dans le poème *Cortège* de Jacques Prévert. Voici quelques vers pour vous inspirer :

« Un vieillard en or avec une montre en deuil  
 Une reine de peine avec un homme d'Angleterre  
 Et des travailleurs de la paix avec des gardiens de la mer  
 Un hussard de la farce avec un dindon de la mort  
 Un serpent à café avec un moulin à lunettes »

Le principe est simple, il s'agit de mettre ensemble des expressions et de les mélanger.

Plusieurs membres du Monde de l'Écriture se sont prêtés à l'exercice, avec succès. Voici un extrait des perles du forum :

Pleuvoir des girafes et peigner le curé – *Earth Son*

Le plat du Christ avec le corps du jour – *Rémi*

Mettre les pieds dans l'ouvrage et le cœur dans le plat – *Claudius*

La Vierge à pied avec la course à l'enfant – *Beglous*

L'avocat du chef et la spécialité du diable – *Athénaïs*

Un yaourt au gaz et une usine à la fraise – *SablOrOr*

La Mer de bois et une gueule à boire – *Samarcande*

La tête dans le plat et les pieds dans les nuages – *Luna Psylle*

Des racines du ciel avec un aiguilleur d'arbres – *Krapoutchnik*

Une demoiselle de la mort avec un escadron d'honneur – *Aponiwa*



# À TOI DE JOUER !

## LE JEU DES RACINES TORDUES :

---

---

---

---

---

---

---

## LE JEU DU CORTEGE :

---

---

---

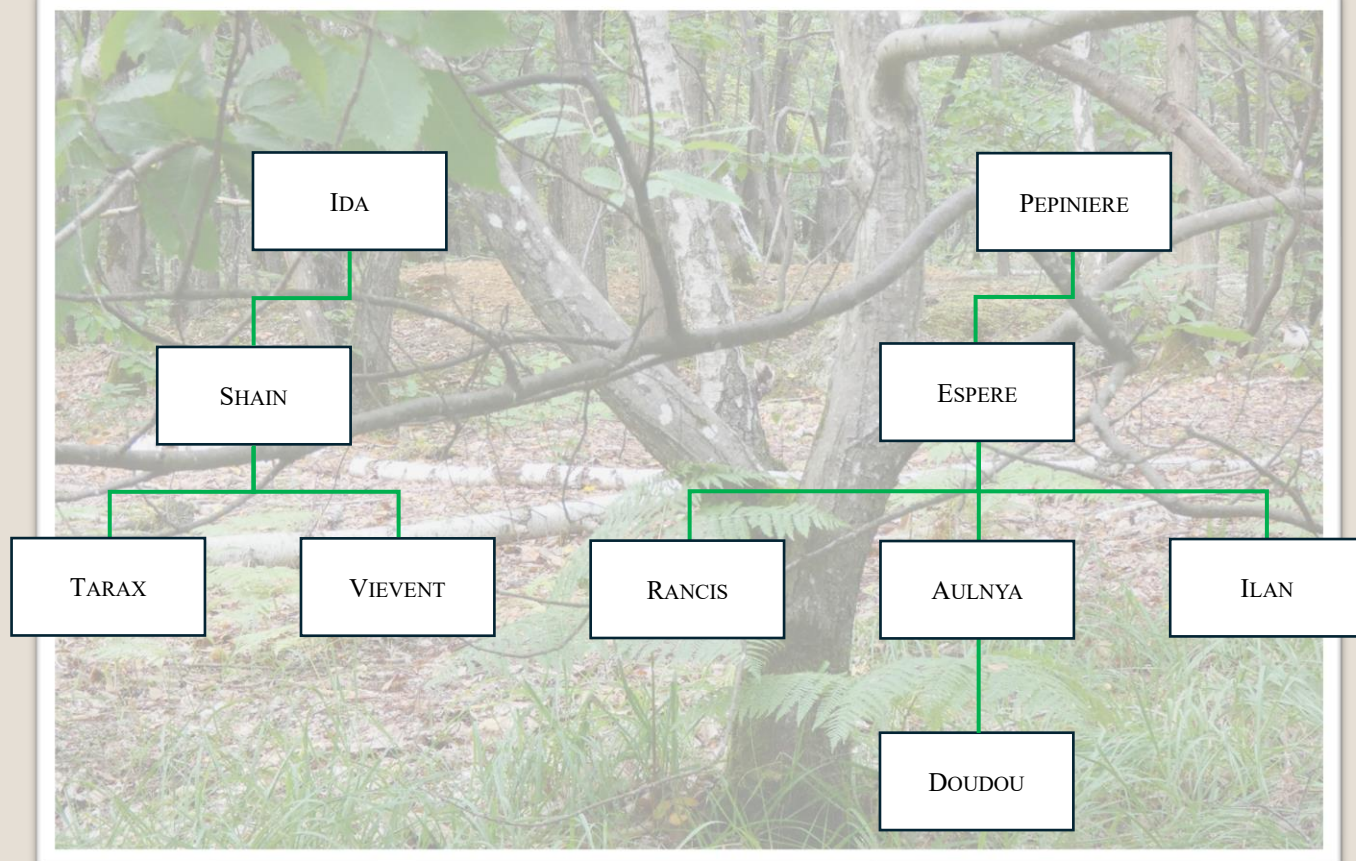
---

---

---

---

## LA FAMILLE SEVE-AU-COEUR



Nous sommes les Sève-au-cœur, nés d'amour, de racines et d'eau fraîche. Une étonnante généalogie que nous vous invitons à découvrir sur le fil des mots.

Je m'appelle **Ida** et je passe mon temps à radoter (ce sont les enfants qui le disent !). J'aime les appeler tous en leur disant « C'est vos cœurs ! C'est vos cœurs ! ». Et là, mon petit-neveu Ilan m'arrête en riant « Tatie, tu vieillis ! ». Ah, le petit gredin !

Faut dire que la sève circule moins bien avec l'âge. Elle devient visqueuse, pâteuse, s'enlise dans les trachées et me fait tousser, tousser, tousser ! Je m'en moque : plus je vieillis, plus je prends de la hauteur sur la vie et, ça, c'est chouette ! Je domine maintenant toute la vallée. Le bruissement affectueux de leurs voix rythme mes saisons. Le temps passe si vite ! Hier encore mon fils Shain n'était qu'un germe de vie. Et aujourd'hui ses ramures touchent le ciel.

**Shain** est mon nom, et je m'élançais dans la Forêt, tel l'arbre solitaire. Des hauts contreforts de pierre aux racines emmêlées sous la terre, je veille sur mes bourgeons et ceux de ma cousine Espère. De l'ermite émérite à la jeune pousse pleine d'espérance, mon feuillage est leur toit, mon tronc leur bouclier et mes branches la main qui les secourt dans la nuit. Je suis le gardien du bosquet et l'âme paisible des bois dormants. Le monolithe végétal qui assure la paix pour les rois sous les étoiles. Tel est mon rôle depuis l'aube de la création, et ce, jusqu'à l'ultime souffle de Gaïa.

Et je serai à tes côtés, mon cher cousin. Ensemble, nous pourrons tout affronter.

Je m'appelle **Espère**. Je suis fille de Pépinière, celle que l'on dit précipitée. Des besogneux lui firent tailles, greffes et ligatures, des années de coupes et d'éclaircies. Je suis née d'un éclat et secourue d'une vie de bouture. Adoptée, transbahutée en d'autres lieux, sous d'autres cieux, j'ai échoué dans ce petit paradis où je n'ai cessé de croître, sous l'égide d'Ida, que je nomme affectueusement tata. Je porte au tronc-fée de ma mémoire l'histoire de Pépinière et je l'honore à chaque printemps. J'entonne alors un chant silencieux, relayé par les êtres qui m'habitent et ceux qui m'entourent. Chaque hiver, son écho me revient, de loin en loin, par-delà les mers et les murs. Et il en sera ainsi pendant très, très longtemps ; aussi longtemps que la sève des nôtres parcourra ce monde.

Cette histoire, je la porte en moi et la transmets à mes bébés qui fleurissent trop vite, comme mon fils adorable et charmant qui m'accompagne.

J'aime quand tu le reconnais, Maman. Bien sûr, je le suis. Appelez-moi **Rancis**. Lorsque la brise se lève, ma longue chevelure de fines branches souples et pendantes frémit et bruisse sous le soleil. Mille petits éclats d'émeraude vacillent et fredonnent un murmure apaisant. Mes interminables racines s'abreuvent à l'étang sur lequel je me penche pour y admirer mon magnifique reflet que la pointe de mes cheveux touche et caresse. Je me berce et je danse plutôt que de résister fièrement sous les agitations et dans la tourmente. Chaque printemps, je m'embellis d'une multitude de chatons duveteux qui charment garçons et filles qui s'amuse sous les rideaux de mes rameaux. Et lorsque le vent joueur les entraîne dans son sillage, ils vont chatouiller ma petite sœur adorée, si douce et tendre.

Oh ! Merci grand frère pour ce beau compliment. Je suis **Aulnya**, fille d'Espère. À la moindre brise, ma sève s'agite et devient pétillante, mes pieds frémissent sous mon corps dansant. Mes bras ligneux s'enroulent autour de mes partenaires lorsqu'un mot gentil réchauffe mon cœur. La pluie me fait chanter, le soleil m'emplit de rêves et j'aime jouer avec le brouillard, toujours accompagnée de mon Doudou.

Comme aujourd'hui.

Aulnya me donne bien des noms : **Doudou** bien sûr, mais aussi Câlinou ou même Bisou. Petit plant en pot, posé au plus près de son oreiller les nuits d'orage, mes fruits rassurent et réconfortent son cœur, encore un peu celui d'un enfant, au sortir de ses vilains cauchemars. Par mes sourires, je l'accompagne, et encourage

aussi toute cette belle famille qui m'accueille, du plus millénaire des arbres à la plus petite pousse.

Dis, grande sœur, moi aussi, je peux faire un câlin à Doudou ?

Prénommé **Ilan** par ma mère Espère, ce nom signifie : arbre, en hébreu. Je suis un bourgeon à peine éclos et certains de mes grands cousins, les rameaux, me taquinent ! Ils me badinent d'un coup de vent, me fustigent du bout de feuille. C'est dur d'être un bébé, ils ne comprennent rien ! Moi aussi, je voudrais me pencher pour voir la terre ou me hisser vers le ciel pour voir le soleil, me balancer au gré d'une brise d'été. Mais non ! Je suis coincé sous cette grosse branche ! Heureusement que **Tarax** m'aide à patienter ! Il est toujours d'accord pour jouer avec moi. Je voudrais être comme lui quand je serai grand.



Tu me flattes, Ilan ! Fils de **Shain**, mon physique très commun me rend invisible la plupart du temps. Je suis l'éternel ami d'Aulnya – faute de mieux – qu'elle oublie dès que se présente un jeune plant chatoyant. Dans ma courte vie, on m'a souvent traité de pissenlit et de mauvaise herbe, on m'a parfois foulé au pied ; j'ai toujours relevé la tête, certain que la vie me réservait de belles journées de soleil. Le soir, lorsque la brise parfumée caresse mon visage, j'imagine le souffle aimant de ma belle sur ma peau et je m'éparpille de bonheur.

Et aujourd'hui, nous sommes tous réunis pour toi, mon petit frère. Je te laisse donc le soin des derniers mots.

Je suis **Vievent**, celui à qui on a donné un nom trop présomptueux pour les habitants du ciel que j'ai rejoint sans avoir vécu ; telle était la punition pour cette défiance aux divinités : enfant mort-né, drame familial, ma graine soufflée par l'incendiaire colère céleste n'a pas eu le temps ni le plaisir de mûrir pour vivre, de s'élever hors de terre ni de creuser celle-ci ; cette terre accueille pourtant une stèle à mon souvenir sans racine, sur laquelle mon épitaphe est la seule approximative voix silencieuse qui soit la plus sincèrement traduite par ma famille : « ... » ; je suis la place vide du vent dans les feuillages, le silence végétal que murmure une âme sans expérience charnelle, je n'existe que pour rappeler à ma famille que la vie les unit, mais que cette union va bien au-delà ; Vievent.



# L'HERBIER DE TATIE COLETTE

*Tatie Colette vit dans la forêt des Marmousets, près de la rivière de l'Espérance. Elle nous livre en exclusivité ses meilleures herbes secrètes.*

## ACACIA GOMME – *Acacia staedlerus*

Arbre de la famille des Fournituracées, aux feuilles composées de sept folioles.

Sa floraison, faite de grappes blanches, a lieu au printemps et attire tous les amateurs de beignets grâce à son odeur irrésistible.

Ses fruits apparaissent vers la fin de l'été, à la veille de la rentrée scolaire, et servent à effacer les fautes des élèves dans leurs cahiers.

*Note écologique* : pousse souvent aux abords des écoles et des collèges.



## LIERRE DESTRUCTURANT – *Hedera anticapitalistus*

Plante grimpante munie de crampons végétaux. Au moment de sa floraison – discrète – elle s'immisce dans les murs des bâtiments et en digère la tôle et le béton qu'elle transforme en matière organique essentielle à sa fructification (des petites baies vertes).

*Note écologique* : pousse souvent à côté des entrepôts de stockage marchands ou bien des élevages en batterie.

## CROCUS – *Crocus carnivorus*

Plante herbacée bisannuelle qui fleurit au printemps.

Ses fleurs violettes possèdent une corolle qui a évolué en mâchoire munie de dents acérées. Lorsqu'elle détecte l'odeur d'un carnivore, sa tige s'élance vers cette proie et ses pétales se referment dessus pour le croquer puis l'avalier.

Des sucres végétaux le digèrent ensuite pendant sept jours.

*Anecdote* : ma défunte cousine Raymonde (puisse mère Nature la cueillir), en a été victime lors d'un barbecue estival. Je lui avais pourtant bien dit de faire griller des aubergines au miel. Un cochon de lait ! Mais quelle idée !

## LISERON CONSTRICTOR –

*Destrutaria degradirium costardium*

Plante herbacée vivace à rhizome charnu, de la famille des Convolvulaceae. Ses tiges grimpantes aiment étreindre les corps en mouvement et les habiller de feuilles-têtes de mort et de fleurs-trompettes qui sonnent l'hallali. Elle s'attaque essentiellement aux bipèdes costumés et cravatés qui marchent sur les pelouses tristement tondues à ras.

*Note écologique* : se plaît aux abords des ministères, des ambassades et des établissements bancaires.

**Courge** – *Cucurbita pepo cindarella*

Plante herbacée rampante dont les fruits, dénommés aussi potirons ou citrouilles, atteignent parfois la dimension et l'aspect d'un carrosse. Les courges, comme la plupart des cucurbitacées, se récoltent en automne, impérativement avant la nuit d'Halloween.

En effet, à cette date, elles se transforment en monstres aux dents acérées, mais, heureusement, plus trouillard que malin. Pour prévenir cet inconvénient, le soir du 31 octobre, les enfants enfilent des costumes effrayants et patrouillent dans les champs et jardins pour chasser les citrouilles oubliées en terre. Il est d'usage de payer leurs services en bonbons.

**ABSINTHE** – *Artemisia absinthium*

*maledictorum poetarum*

Arbrisseau vivace de la famille des asteracées qui pousse au bord des routes.

Ses fleurs jaunes abritent la minuscule « fée verte », créature aussi recherchée que crainte par les artistes en mal de succès. Bohème de nature, elle se contente d'un sol pauvre (dièse de préférence) et de rimes arides. Toutefois, si l'occasion se présente, elle ne dédaigne pas luxe, calme et volupté.



**FRAISE A TARTE** – *Fragaria tartissimus*

Plante herbacée à stolons produisant de petits fruits rouges à la chair délicate. Lorsque l'on s'approche, les akènes à la surface de sa peau éclatent pour se transformer aussitôt en tarte par un phénomène physico-chimique encore inconnu des botanistes.

Bien utile avant un goûter improvisé (mon petit-fils Denis en est friand).

Ne pas confondre avec l'appel à tarte, qui se joue au clairon lorsqu'il s'agit de rassembler un régiment de militaires.

**MENTHEUSE POIVREE** –

*Mentha piperita affabulatrix*

Plante aromatique au port étalé. Sa saveur, d'abord chaude et poivrée, laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur idéale pour les baisers. Son odeur pénétrante et séductrice masque parfaitement haleine de chacal et mauvaise conscience. Il est toujours difficile de détecter les mensonges des mâchouilleurs de mentheuse poivrée.

Très utilisée lors des annonces de licenciements et de plans sociaux.

Contre-indication : une consommation excessive conduit invariablement à la langue de bois.



